

Zeitschrift: Arbido-R : Revue
Herausgeber: Vereinigung Schweizerischer Archivare; Verband der Bibliotheken und der Bibliothekarinnen/Bibliothekare der Schweiz; Schweizerische Vereinigung für Dokumentation
Band: 8 (1993)
Heft: 3

Rubrik: Archive der privaten Wirtschaft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Archive der privaten Wirtschaft

Einführung

Firmenarchive stellen im heutigen Zeitalter eine wichtige Quelle unseres Kulturgutes dar für die Wirtschafts-, Sozial- und Technikgeschichte, welche die klassischen Quellen in den Staats- und Kommunalarchiven ergänzt. Diese Feststellung umfasst die ganze Problematik um die Archivierung von Dokumenten aller Art aus der privaten Wirtschaft.

Zielsetzungen der gutbesuchten VSA-Arbeitstagung waren:

- Sensibilisierung der schweizerischen Archivlandschaft
- Sensibilisierung der Wirtschaft für die «Problematik Archiv»
- Sensibilisierung der Verbände (Kammern, Unternehmerverbände usw.)
- Aktualisierung des Themas «Wirtschaftsarchive» in der Schweiz. Dies sollte als Grundlage dienen für den fehlenden Dialog zwischen Archiven und Wirtschaft und zum Anreiz werden für ein grösseres Interesse an der Erhaltung dieses überaus wichtigen Kulturgutes. Zur Vorbereitung der Tagung ist an alle Mitglieder der VSA ein Fragebogen versandt worden, um zu erfahren, ob und wie die Problematik «Archive der privaten Wirtschaft» von den Schweizer Archiven angegangen und behandelt wird und welche Kapazitäten vorhanden sind. Die Antworten spiegeln die schweizerische Archivlandschaft wider und haben gezeigt, dass ein grosser Widerspruch besteht zwischen Absichtserklärung und Realität.

Aus vorbereitenden Gesprächen mit Firmen und aus den Referaten hat sich als Trend für die Zukunft abgezeichnet, dass es für die Archive der privaten Wirtschaft notwendig wird, von der wissenschaftshistorischen Aufbewahrung zum «records management» und zu einem gewissen Rentabilitätsprinzip der Archive als Informationsquellen überzugehen. Diese Änderung der Wertung des Archivgutes durch die Firmen wird zwangsläufig eine Auswirkung auf deren Beziehungen zu Staats- und Stadtarchiven haben, wobei letztere sich durch diese neuen Anforderungen in ihrer traditionellen Funktion überfordert fühlen.

Andererseits kam zutage, dass die Firmen über den Wert ihrer Archive absolut im Unklaren sind. Dies ist vermutlich ein Grund, warum die Arbeitstagung bei Unternehmerverbänden, Kammern usw. auf kein Interesse gestossen ist.

Es ist jedoch zu betonen, dass der Dialog mit den Archiven von seiten der Wirtschaft, vor allem von kleinen und mittleren Firmen, gewünscht wird. Allerdings sollten die Archive mehr Öffentlichkeitsarbeit leisten, um die Wichtigkeit und den Wert der Firmenarchive ins Bewusstsein der Firmen, aber auch der Verbände und der öffentlichen Stellen zu bringen.

Die lebhafteste Schlussdiskussion hat viele Fragen eingebracht, von denen aus Zeitmangel nur ein kleiner Teil diskutiert und beantwortet werden konnte. Offengebliebene Themenkreise stehen weiterhin zur Diskussion:

- sollen Firmen eigene Archive führen und/oder sich eventuell nach Branchen spezialisieren?
- soll ein zentraler Katalog erstellt werden mit zentralen Benützerregeln?
- wie kann die Zusammenarbeit der Firmen mit kommunalen und staatlichen Institutionen organisiert werden?
- die Wichtigkeitszunahme der Regionalisierung, auch in der Sicherstellung von Archivgut, wirft für die Schweiz neue Probleme auf.

Am Ende der Diskussion wurde der Wunsch nach der Gründung einer Arbeitsgruppe der VSA eingebracht, die sich mit einer Lösung der Probleme in bezug auf die Archivierung von Firmenarchiven weiterbeschäftigen soll. Interessenten, die sich entweder als Mitglieder der Gruppe beteiligen oder über die Arbeit dieser Gruppe und über den Themenkreis informiert werden wollen, sind hiermit gebeten, dies dem Präsidenten des Bildungsausschusses, Dr. Michel Guisolan, möglichst umgehend mitzuteilen.

Les archives bancaires représentent actuellement une part importante de nos biens culturels, en ce qui concerne l'histoire économique et sociale ainsi que l'histoire des techniques, complétant les sources classiques fournies par les archives d'Etat et les archives communales. Toute la problématique de l'archivage des documents de toutes sortes émanant de l'économie privée découle de cette constatation.

Les objectifs de la journée de travail organisée à Berne par l'AAS le 26 mars 1993, étaient les suivants:

- sensibilisation des archivistes suisses
- sensibilisation des milieux économiques à la «question Archives»
- sensibilisation des associations (chambres de commerce, sociétés d'entrepreneurs, etc.)
- actualisation du thème «Archives d'entreprises» en Suisse.

Ces objectifs devaient servir de base à un dialogue renouvelé entre les archives et les milieux économiques et susciter l'intérêt pour la conservation de ces biens culturels fort importants.

En guise de préparation à cette réunion, un questionnaire a été envoyé à tous les membres de l'AAS; il avait pour but de montrer si et comment les services d'archives de notre pays se sentent concernés par la problématique sus-mentionnée, ainsi que de connaître quelles sont les moyens et compétences à disposition. Les réponses reflétèrent le paysage des archives de notre pays et démontrèrent qu'il existe une énorme contradiction entre les déclarations d'intention et la réalité.

Grâce aux discussions préparatoires avec des entreprises et aux exposés présentés, il a été possible de dégager les tendances suivantes pour l'avenir: il devient nécessaire, en ce qui concerne les archives de l'économie privée, de passer d'une conservation à des fins scientifico-historiques au principe du «record management», et d'appliquer un certain principe de rentabilité aux archives qui doivent dorénavant être considérées comme des sources d'information. Cette nouvelle façon d'évaluer les archives au sein des entreprises aura certainement un effet sur leurs relations avec les archives cantonales et municipales, lesquelles se sentent débordées par ces nouvelles exigences.

D'un autre côté, il apparaît que les entreprises ne sont absolument pas au clair en ce qui concerne la valeur de leurs archives. C'est probablement la raison pour laquelle la réunion n'a pas suscité l'intérêt des sociétés d'entrepreneurs et des chambres de commerce. Il convient néanmoins d'insister sur le fait que le souhait d'instaurer un dialogue avec les archives existe bel et bien du côté des milieux économiques, avant tout de la part des PME. Les services d'archives devraient assurément mieux soigner leurs relations publiques, afin de sensibiliser les entreprises, les associations et également les services publics à l'importance et à la valeur des archives d'entreprise.

La discussion finale a soulevé de nombreuses questions, dont seule une petite partie a pu être discutée et trouver des réponses, en raison du manque de temps. Il reste des thèmes qui doivent encore être développés:

- les entreprises doivent-elles gérer des archives propres, et/ou se spécialiser éventuellement par domaines?
- un catalogue central doit-il être élaboré, avec des règles d'utilisation communes?
- comment la collaboration des entreprises avec des institutions communales ou cantonales peut-elle être organisée?
- l'importance grandissante de la régionalisation – également pour la mise en sécurité des fonds – pose de nouveaux problèmes à la Suisse.

A l'issue de la discussion, le souhait de créer un groupe de travail au sein de l'AAS a été émis; il serait chargé de poursuivre la réflexion en vue de trouver les solutions nécessaires aux problèmes posés par les archives d'entreprise. Les personnes intéressées soit à devenir membres de ce groupe de travail, soit à être tenues informées de ses travaux et de leur évolution, sont priées d'en informer M. Michel Guisolan, président de la Commission de formation de l'AAS.

Nel nostro patrimonio culturale, gli archivi bancari rappresentano attualmente una fonte importante per la storia economica e per la storia della tecnica, completando così le fonti classiche che ci sono fornite dagli archivi di stato e dagli archivi comunali. Tutta la

problematica dell'archiviazione dei documenti di qualsiasi tipo provenienti dall'economia privata sta in questa constatazione. Gli obiettivi della giornata di lavoro organizzata a Berna dalla BBS il 26 marzo 1993 erano i seguenti:

- sensibilizzazione degli archivisti svizzeri;
- sensibilizzazione degli ambienti economici alla problematica «Archivi»;
- sensibilizzazione delle associazioni (camere di commercio, società degli impresari, eccetera);
- attualizzazione del tema «Archivi di imprese» in Svizzera.

Questi obiettivi dovevano servire come base per il rinnovamento del dialogo tra gli archivi e gli ambienti economici, e suscitare l'interesse per la conservazione di questi beni culturali molto importanti. In preparazione a questa riunione, è stato spedito un questionario a tutti i membri della BBS; il suo scopo era quello di sapere se e come i servizi degli archivi del nostro paese si sentono coinvolti dalla specifica problematica, come pure di conoscere quali mezzi e quali competenze ci sono a disposizione. Le risposte riflettono il quadro degli archivi del nostro paese e dimostrano che esiste un'enorme contraddizione tra le dichiarazioni sulle intenzioni e la realtà.

Grazie a discussioni preparatorie con delle imprese e alle relazioni presentate, per il futuro è stato possibile individuare la seguente tendenza: per quel che concerne gli archivi dell'economia privata, diventa necessario passare da una conservazione finalizzata a scopi storico-scientifici al «record management», e applicare un principio di redditività agli archivi che devono d'ora in poi essere considerati come fonti di informazione. Questo nuovo modo di valutare gli archivi nell'ambito delle imprese avrà sicuramente un effetto sulle loro relazioni con gli archivi cantonali e comunali che si sentono superati da queste nuove esigenze.

D'altro canto, sembra che le imprese non siano assolutamente in chiaro per quel che riguarda il valore dei loro archivi. Probabilmente questo è il motivo per il quale la riunione non ha suscitato l'interesse delle società degli impresari e delle camere di commercio.

Conviene comunque insistere sul fatto che il desiderio di instaurare un dialogo con gli archivi esiste veramente da parte degli ambienti economici, soprattutto dal parte del PME. I servizi degli archivi dovranno sicuramente curare meglio le loro relazioni pubbliche per potere sensibilizzare le imprese, le associazioni e pure i servizi pubblici sull'importanza e sul valore degli archivi delle imprese.

La discussione finale ha sollevato numerose questioni che hanno potuto essere affrontate e che hanno trovato risposte solo in minima parte, a causa della mancanza di tempo. Rimangono sul tappeto argomenti che dovranno ancora essere sviluppati:

- le imprese devono avere i propri archivi e/o eventualmente specializzarsi per specialità?
- sie deve elaborare un catalogo centrale con regole di uso comune?
- come può essere organizzata la collaborazione delle imprese con le istituzioni comunali o cantonali?
- la crescente importanza della regionalizzazione - anche per la garanzia della sicurezza dei fondi - pone nuovi problemi alla Svizzera.

Al termine della discussione, è stato espresso il desiderio di creare un gruppo di lavoro in seno alla BBS che sarebbe incaricato di continuare la riflessione per trovare le soluzioni necessarie ai problemi posti dagli archivi delle imprese. Le persone interessate sia perché vogliono diventare membri di questo gruppo di lavoro, sia perché desiderano essere informate su questi lavori e sulla loro evoluzione, sono pregate di informare il signor Michel Guisolan, presidente della Commissione della formazione della BBS.

Collecte et conservation des archives des entreprises privées: le rôle des archives publiques

Jean-Marc Barrelet

Les archives des entreprises privées sont d'une importance primordiale pour la reconstitution de l'histoire économique et sociale. Toutefois, le tissu industriel de la Suisse, caractérisé par la petite taille des entreprises et par leur dispersion, ainsi que la conjoncture économique menacent la survie de ces archives.

Les résultats de l'enquête envoyée aux membres de l'AAS montrent qu'il faut établir des définitions claires et précises des archives des entreprises privées. Par ailleurs, seule une minorité des archives publiques ont une politique active dans ce domaine, la plupart se contentant d'accueillir des fonds au gré des hasards et des circonstances. L'exemple de la pratique des Archives de l'Etat de Neuchâtel est utilisé pour illustrer les multiples facettes de ce travail particulier pour des archives publiques.

Veiller à la sauvegarde des archives des entreprises exige de la patience, de la diplomatie, et surtout une clarification des compétences avec les institutions parallèles, comme les musées, les centres de documentation, voire d'autres services d'Etat.

Die Archive privater Unternehmen sind von ganz wesentlicher Bedeutung für die Rekonstruktion der Wirtschafts- und Sozialgeschichte. Dennoch, das Gefüge der schweizerischen Industrie, gekennzeichnet durch die Kleinheit der Unternehmen und ihre Streuung und die wirtschaftliche Konjunktur, gefährdet das Überleben dieser Archive.

Die Resultate der Umfrage an die Mitglieder der VSA zeigen, dass es gilt, klare und präzise Definitionen für die Archive privater Unternehmen zu schaffen. Ausserdem betreibt nur eine Minderheit der öffentlichen Archive eine aktive Politik in dieser Domäne, der Grossteil gibt sich zufrieden, Materialien nach Massgabe des Zufalls und der Umstände zu sammeln. Am Beispiel der Praxis der «Archives de l'Etat de Neuchâtel» werden die vielfältigen Facetten dieser für öffentliche Archive speziellen Aufgaben illustriert.

Die Pflege von Firmenarchiven fordert Geduld, Diplomatie und vor allen Dingen die Klärung der Kompetenzen mit vergleichbaren Institutionen, wie Museen, Dokumentationszentren und selbst staatlichen Dienststellen.

Gli archivi delle imprese private sono d'importanza primordiale per la ricostituzione della storia economica e sociale. Tuttavia, il tessuto industriale della Svizzera, caratterizzato dalla piccola dimensione delle imprese e dalla loro dispersione, così come la congiuntura economica minacciano la sopravvivenza di questi archivi.

I risultati dell'inchiesta inviata ai membri della BBS dimostrano che bisogna stabilire delle definizioni chiare e precise degli archivi delle imprese private. D'altronde, soltanto una minoranza degli archivi pubblici svolge una politica attiva in questo campo, poiché la maggior parte si accontenta di accogliere fondi secondo il caso e le circostanze. L'esempio della pratica degli archivi di Stato di Neuchâtel è utilizzato per illustrare le diverse sfaccettature di questo lavoro particolare per degli archivi pubblici.

Vegliare alla salvaguardia degli archivi delle imprese esige pazienza, diplomazia e soprattutto un chiarimento delle competenze con le istituzioni parallele, come i musei, i centri di documentazione e altri servizi dello stato.

Introduction

La question des archives des entreprises revient périodiquement lors de nos entretiens. J'y vois la preuve de leur importance et qu'elles constituent pour nous un sujet de préoccupation constant. Il ne s'agit donc pas d'apporter aujourd'hui une solution définitive à cette délicate question, mais une fois de plus d'y réfléchir et d'échanger nos expériences dans ce domaine. Peut-être pourrions-nous mesurer le chemin parcouru depuis 1977, puisqu'il y a 15 ans, François Jequier présentait une communication devant notre Association intitulée: «*Les archives d'entreprises: ce que l'historien désire obtenir*». Et un numéro spécial de notre Bulletin (mai 1977, No 28) était déjà consacré à ce problème avec une enquête menée par Silvio Bucher. Nous n'innovons donc rien aujourd'hui.

Je vois pourtant plusieurs bonnes raisons pour ouvrir de nouveau ce dossier:

1. *La première* est que les archives sont des institutions vivantes qui évoluent d'une part selon les besoins des administrations dont elles dépendent, mais surtout, d'autre part, selon la demande des lecteurs, d'après les besoins exprimés par les utilisateurs. Comme on vient de le rappeler, les archives industrielles et commerciales sont d'une importance capitale pour qui veut retracer l'histoire économique et sociale d'un pays, d'une région, d'une ville. Depuis une vingtaine d'années, l'histoire des entreprises est à la mode. Elle est illustrée par les travaux de Maurice Hamon en France, de Hans Pohl en Allemagne ou de François Jequier en Suisse romande. L'intérêt porté à ce genre d'archives est de plus en plus grand et nous devons nous montrer très attentifs à ce phénomène.

2. *La seconde raison* tient à la conjoncture et à la structure même des entreprises suisses. Inutile d'insister sur la morosité des temps, mais depuis quelques décennies nous assistons à la disparition brutale, accélérée et irréversible, de pans entiers de notre tissu industriel et économique. Que ce soit dans les textiles, la métallurgie, l'horlogerie ou l'alimentation nous assistons à des bouleversements technologiques sans précédent et à une redistribution mondiale du travail. Cela se manifeste souvent par la fermeture ou le rachat de fabriques, par le transfert ou la perte de technologies. Pensez par exemple au sort qui a été réservé à l'optique et à la photographie allemandes, à la sidérurgie française, par exemple aux chantiers navals, ou encore à la disparition des mines et tout ce que cela implique sur le plan humain, sur le plan social, mais aussi culturel de notre histoire.

L'archiviste doit offrir un témoignage de cela. Il doit participer, à son niveau et avec ses propres compétences (ce qui n'est pas évident, nous le verrons) à la protection de ce patrimoine-là. Une anecdote illustre ce propos:

une très importante usine d'horlogerie du Locle, une de ces marques prestigieuses que l'on voit dans les belles vitrines, décida un jour de renoncer complètement à la fabrication de montres mécaniques et de ne fabriquer que des montres à quartz. Elle licencia les horlogers, liquida les machines et les outils. Quelques années plus tard, l'horlogerie mécanique revenant à la mode, il fallut tout rechercher, non seulement l'outillage, mais surtout le savoir-faire.

3. *La troisième raison* tient probablement à la structure même de l'industrie et des entreprises suisses; structure qui est caractérisée par la multiplicité des PME. On sait que la modernisation de la Suisse est d'abord le fait d'entreprises familiales, de très petites tailles, surtout dans la phase de démarrage de l'industrialisation. Ces PME sont souvent des affaires de familles, étroitement associées à la vie régionale, distribuant du travail à domicile. Leur gestion est souvent rétrograde, imperméable aux innovations. Ce sont donc des entreprises fragiles, mouvantes, instables. Et lors de chaque changement de direction, on «fait le ménage», comme on dit, et l'on jette les archives.

D'après le dernier recensement fédéral des entreprises, en 1985, 87 établissements seulement occupaient plus de 1000 personnes (dont 30 dans le canton de Zurich). Sur 304 619 établissements recensés dans les secteurs secondaires et tertiaires, 60% occupent 1 à 3 personnes; 1% des établissements occupaient plus de 100 personnes. C'est dire l'infinie variété des entreprises, et la petitesse de leur taille.

Cela signifie en clair, que peu d'entreprises suisses disposent d'une infrastructure bureaucratique importante, un secteur tertiaire attaché à l'entreprise et capable d'assurer un service de documentation ou d'archivage efficace et de qualité. Le problème de la relation entre les services d'archives publics et les privés mérite donc d'être, sinon résolu, du moins traité avec sérieux.

Qu'est-ce que des archives d'entreprises privées?

La question peut paraître stupide et pourtant nous avons besoin de définir clairement le concept d'archives d'entreprises privées qui ne paraît pas aller de soi. Les archivistes aiment les définitions, et ils ont raison s'ils veulent parler le même langage, s'ils veulent se comprendre. Or à lire les réponses qu'ils ont données au dernier questionnaire de l'Association, il subsiste de grandes ambiguïtés qu'il convient de relever.

Ce sont les concepts de compétence et de provenance qui devraient nous aider dans la recherche des meilleures définitions. Lorsque l'on parle d'archives privées, l'on exclut par définition tous les fonds qui sont versés par des organismes publics ou para étatiques. Je ne puis pas admettre, selon le principe de provenance, que les archives provenant d'un office de faillites ou

d'une banque cantonale, soient considérées et traitées comme des archives d'entreprises privées. Nous pouvons discuter de la politique que nous devons avoir à l'égard de ces archives, nous pouvons bien parler des archives de la faillite de telle ou telle fabrique, des archives d'un établissement hospitalier para étatique ou d'une institution d'utilité publique sous la surveillance de l'Etat, mais nous ne pouvons pas les classer comme des archives qui sont versées par des privés.

Lorsque l'on parle d'archives d'entreprises, il faut admettre qu'il s'agit de fonds provenant directement de l'entreprise elle-même. Cela est important, car il ne s'agit pas de discuter du traitement d'archives *sur une entreprise*, mais d'archives qui *proviennent d'une entreprise*. La différence est de taille. Je peux collecter toute la documentation possible et imaginable sur Ciba-Geigy ou sur Nestlé, je n'aurai toujours pas les archives de Nestlé ou de Ciba. Et si la fabrique X fait faillite, les archives de l'office des faillites, voire les archives judiciaires, ne représentent qu'un aspect de la vie de cette entreprise, au mieux sa comptabilité des 10 dernières années, ce qui est loin d'expliquer la vie d'une entreprise, ce qui est très insuffisant pour reconstituer l'histoire d'une entreprise.

Les mots ont un sens. Nous devons donc nous entendre sur le terme d'entreprise. En français, une entreprise est une unité de production économique, quel que soit le secteur de l'économie, du primaire, du secondaire ou du tertiaire. Si l'on admet ce sens, il faut admettre que les partis, les syndicats, les chambres de commerce, que tous les organismes qui s'occupent d'entreprises, ne sont pas des entreprises. Pour ma part, les archives d'un parti ou d'un syndicat, d'une association professionnelle, d'une chambre du commerce sont certainement des archives très importantes pour l'histoire économique et sociale, mais ce ne sont pas non plus des archives d'entreprises privées; ce sont des fonds de sociétés privées qui parlent d'entreprises certes, qui peuvent parfois représenter les intérêts ou les aspirations d'une entreprise, mais qui n'émanent pas de l'entreprise elle-même.

Il faut donc lever toute ambiguïté à cet égard et admettre sous le terme archives d'entreprises privées les documents si possible complets, c'est-à-dire représentatifs de toute la vie d'une fabrique, d'une banque, d'une coopérative, d'un établissement industriel privé, d'une fiduciaire, etc. Je rappellerai à ce propos les paroles que François Jequier prononçait devant notre Association en 1977: «*L'entreprise apparaît comme une activité économique, combinant travail, ressources naturelles et capital, dont le but consiste à produire et à vendre sa production en vue d'obtenir un profit. Juridiquement, l'entreprise est une personne morale que l'on peut comparer à une personne physique qui naît, grandit, se développe et quelquefois meurt. Ses crises de croissance ou de décroissance peuvent amener la firme à se marier, enfanter, divorcer et même se suicider. Dans toutes les*

phases de son activité, l'entreprise produit des documents qui sont conservés momentanément selon les législations et qui parfois échappent au pilon. Les archives d'entreprises apparaissent ainsi comme l'ensemble des documents reçus ou constitués par une société durant son existence. Elles varient en fonction de la nature de l'entreprise comme le montre l'état des sources de quelques ouvrages classiques...» et François Jequier cite les travaux d'historiens comme Jean Bouvier, François Caron ou Claude Fohlen. Si nous sommes d'accord sur la définition, nous pouvons poursuivre le dialogue.

Analyse du questionnaire

Nous avons reçu 32 réponses au questionnaire; je ne vais pas me livrer à une analyse détaillée de ces réponses qui sont, on vient de le voir, souvent peu claires ou trop lacunaires par manque d'explication. En fait les résultats de cette enquête ne sont pas surprenants: ils sont caractéristiques de la situation ou de la relation qui existe entre les archives publiques et les fonds privés en général. Dans leur majorité les archives ne mènent pas de politique active dans ce domaine; la collecte des documents relève plus du hasard que d'une volonté délibérée, que d'une action voulue. La plupart du temps ces documents proviennent de dons, comme résultat de rapports personnels entre l'archiviste et le donateur.

Presque tout le monde évoque aussi le manque de place pour accueillir des fonds privés, ce qui est compréhensible, ou encore le manque de personnel pour trier et classer ces fonds, ce qui est également un phénomène connu de tous.

En fait seuls quelques cantons et quelques villes déclarent mener une politique active dans le domaine des archives d'entreprises: il s'agit surtout de la Thurgovie, de Bâle-Ville, Soleure, Lucerne, et Neuchâtel pour les archives cantonales; de Lausanne, Montreux, Genève et Baden pour les villes. Mais de nouveau, cela ne signifie pas que les autres n'en accueillent pas.

Il faut mentionner comme phénomène particulier, celui des archives fédérales ou de la principauté du Liechtenstein qui ne traitent que des documents d'importance nationale. Ainsi, les archives fédérales n'exercent pas de politique ciblée dans ce domaine, mais pourraient appuyer la création de fondations régionales pour des archives économiques, donner des conseils scientifiques, par exemple. De même elles participent à des institutions comme l'Association pour l'histoire de la banque.

Les archives de Bâle-Ville se trouvent aussi dans une situation particulière puisqu'elles peuvent collaborer directement avec les Archives économiques suisses qu'elles considèrent comme une organisation-sœur. D'autres services émettent le souhait de pouvoir travailler avec des organisations privées spécialisées dans

le domaine de l'archivistique industrielle, comme le CERARE à Mulhouse.

A la lecture des questionnaires, on le voit, les archivistes rencontrent des obstacles de taille dans la collecte des archives industrielles. Celles-ci sont souvent volumineuses, entassées dans des locaux inadéquats; il faut les trier soigneusement selon des critères que les archivistes ne maîtrisent pas forcément. Le classement des archives des entreprises exige en effet quelques connaissances en gestion, en comptabilité industrielle par exemple, voire dans le domaine de la technique ne serait-ce que pour savoir ce qu'il faut conserver et ce qui n'a pas de valeur. L'archiviste devrait être secondé par du personnel de l'entreprise qui la plupart du temps fait défaut. Tout s'oppose, semble-t-il, à une solution rationnelle du problème.

L'expérience des archives de l'Etat de Neuchâtel

L'expérience neuchâteloise est double dans la mesure où, comme beaucoup d'autres services, nous menons à la fois une politique passive et une politique active:

1. La politique passive: Le service des archives de l'Etat a collecté quelques fonds privés, au gré des circonstances et surtout de l'intérêt des fonds. Il y avait quand même, avouons-le, une conception un peu aristocratique des archives industrielles, et on parle volontiers de «belles» archives pour souligner qu'il s'agit de quelque chose de rare et d'ancien. On avait peut-être tendance à laisser de côté ce qui paraît commun, même si c'est cela qui constitue la base de la vie économique. On préfère donc les archives bancaires ou commerciales de quelques grandes familles, plutôt que les documents techniques ou comptables récents, voire les papiers un peu salis des ateliers.

C'est ainsi que les archives de Neuchâtel s'enorgueillissent de posséder le fonds de la famille Pourtalès qui couvre toute la période entre 1750 et 1850 environ, une famille qui commerçait dans le monde entier, qui avait un réseau bancaire, possédait des intérêts dans les forges, qui gérait des domaines, etc. Ces archives ont été partiellement étudiées par Louis Bergeron.

Un peu par hasard nous avons pu recueillir le fonds exceptionnel de la Fabrique neuve de Cortaillod; il s'agit des archives très complètes d'une fabrique de toiles peintes de la fin du XVIIIe-début du XIXe siècle qui ont été utilisées par Pierre Caspard pour une thèse remarquée sur le thème de l'entreprise et du profit pendant la révolution industrielle.

Ces archives sont exceptionnelles dans la mesure où elles contiennent beaucoup de renseignements sur la condition ouvrière dans les fabriques d'indiennes à cette période et présentent une comptabilité précise sur les marchandises achetées et vendues. Le fonds est

complété par de nombreux échantillons d'aquarelles qui servaient de modèles pour les imprimeurs. Ce fonds nous est parvenu en 1950, lorsque la fabrique de câbles de Cortaillod l'a découvert en faisant des transformations.

D'autres familles, actives dans divers secteurs de l'économie, par exemple dans la fabrication des dentelles ou – naturellement – dans l'horlogerie ont déposé des fonds. Ainsi, François Jequier, qui a fait sa thèse à partir de l'entreprise familiale, la Fleurier Watch, a donné le fonds aux archives de l'Etat.

2. La politique active: Depuis quelques années cependant, nous avons aussi décidé de mener une politique active qui commence à porter des fruits. Celle-ci consiste, dans un premier temps, à nous faire connaître et à faire prendre conscience aux milieux industriels de l'importance de leurs archives, non seulement pour la vie même de l'entreprise, mais aussi pour tout le patrimoine commun. Nous nous sommes approchés de quelques personnalités du monde économique neuchâtelois pour leur exposer nos problèmes, nous avons écrit dans le Bulletin de la Chambre neuchâteloise du commerce et de l'industrie, nous avons donné des exposés dans les clubs-services. Bref, nous accomplissons tout un travail de relations, avec le plus de diplomatie possible, pour faire comprendre qu'il ne s'agit pas d'une intervention de l'Etat dans un domaine particulièrement délicat. C'est cela qui est le plus difficile à faire admettre. Nous devons non seulement faire accepter notre compétence mais aussi offrir toutes les garanties de confidentialité nécessaires.

Il faut surtout se montrer disponible, accepter de donner des coups de main, rédiger quelques pages d'historique, diffuser des conseils. Par ce réseau de relations nous avons été appelés à intervenir lors du rachat de la fabrique Dubied, une importante usine de machines à tricoter située à Couvet dans le Val-de-Travers où nous savions qu'existait un volumineux fonds d'archives. Les repreneurs ne le voulaient pas et il fallait débarrasser les locaux. Les documents étaient dispersés dans tous les bâtiments qui s'étalent sur un kilomètre.

Le problème était de se mettre d'accord avec les créanciers puisque les archives figuraient à l'actif du bilan, au même titre que les meubles. Nous avons établi un inventaire sommaire, répertoriant environ un kilomètre linéaire d'archives et de documentation diverse sur la période de 1860 à 1990. Un plan de sauvetage fut mis sur pied avec les nouveaux directeurs, les liquidateurs de la masse en faillite et les archives de l'Etat qui avaient obtenu le soutien du gouvernement et de la commune dans cette affaire.

Ainsi un tiers environ des documents ont pu être sauvés, soit 300 mètres linéaires qui ont été placés provisoirement à l'abri dans un bâtiment proche de l'usine. Leur déménagement définitif, si possible dans la commune elle-même, doit encore être mis au point en

même temps que le statut juridique du fonds et les modalités de consultation. Des documents, comme la bibliothèque de droit commercial, de l'iconographie technique, des pièces de collections ont été séparés des archives industrielles pour être déposés dans des institutions spécialisées.

Tout ce qui a été sauvé n'a pas encore été répertorié en détail. Dubied était une multinationale avec des usines et des bureaux sur tous les continents, avec des filiales en Suisse, en Allemagne, en Italie, en France, etc. La sauvegarde a donc consisté à préserver naturellement une collection complète des procès-verbaux des conseils, de la correspondance de la direction, des échantillons de comptabilité et des salaires, des traces de la gestion du personnel, du fonds de retraite, de l'ensemble des activités sociales de l'usine.

Il nous a paru essentiel de préserver une image globale des activités de l'usine, synchronique et diachronique, de la direction aux ateliers; de l'usine de Couvet à l'ensemble du réseau commercial et de fabrication; des différents systèmes comptables et des rapports de fiduciaires. Les caisses de secours, la gestion des immeubles, les échantillons et les catalogues de la fabrication.

De cette façon nous avons pu mener à bien d'autres opérations semblables, notamment avec une fabrique d'horlogerie de moyenne importance après accord avec le repreneur qui n'a conservé que la documentation technique et les registres de fabrication, ce qui est absolument normal. Lorsque le volume est maîtrisable, nous acceptons ces fonds dans nos locaux; mais en règle générale nous cherchons des solutions sur place, avec les communes ou les entreprises elles-mêmes. Dans la plupart des cas, heureusement, nous nous contentons de donner des conseils de classement et de conditionnement.

Des expériences négatives

Nous devons malheureusement avouer que tout ne se déroule pas toujours avec autant de facilité. Nos interventions, parfois, se heurtent à de la concurrence ou à l'hostilité ou à l'indifférence des entrepreneurs. Nous sommes nombreux sur le marché de la défense du patrimoine et beaucoup de gens sont intéressés, à des degrés et pour des motifs bien divers, à posséder des papiers, des photos ou des objets. A plusieurs reprises nous avons été mis en concurrence directe avec des musées, ou ce qui est pire avec des privés, des amateurs, des brocanteurs, des antiquaires. Parfois on nous a signalé l'existence de containers placés devant des fabriques ou des maisons de commerce, mais qui avaient été pillés avant notre arrivée. On confond ici archives et beaux objets.

Or nous nous trouvons dans la situation difficile de devoir chaque fois rappeler ce que sont les archives,

qu'elles se distinguent de la collection qu'un amateur réunit artificiellement; qu'il ne faut pas confondre archives, musées, bibliothèques et centres de documentation, etc.

Ce n'est pas parce qu'un musée collectionne des bouteilles et des étiquettes qu'il est forcément qualifié pour archiver les documents d'une cidrerie ou d'une coopérative vinicole. C'est là que je vois le plus gros obstacle pour l'archiviste comme pour l'historien de l'entreprise: dans cette tendance à vouloir collectionner, réunir les objets et les documents par matière et disperser ainsi les fonds qui – nous le savons tous bien – doivent absolument rester regroupés. Or chez nous les tâches et les compétences ne sont pas clairement définies et chacun a envie de posséder son petit fonds personnel. Même à l'Etat les tâches ne sont pas clairement réparties puisque c'est le Service des monuments et des sites qui a la compétence légale de classer (c'est-à-dire de prendre des mesures de sauvegarde) des immeubles, mais aussi des meubles, donc – par extension – des archives. Cela fonctionne parce que l'on s'entend et parce qu'on se parle, mais la situation demeure peu claire si nous ne sommes pas les premiers sur les lieux. Cela peut arriver notamment lorsqu'une entreprise est en liquidation ou déménagement et que l'on procède sans les archivistes à un premier tri pour jeter finalement toute la comptabilité par exemple et ne conserver que des rapports imprimés, ou des échantillons.

Conclusion

Pour conclure, j'évoquerai brièvement un exemple de collaboration qui me paraît efficace. Dans le canton de Neuchâtel, dominé pendant des décennies par l'industrie horlogère comme on le sait, les archivistes sont surtout sollicités dans ce secteur. Nous avons pu établir une liaison étroite entre le service des archives et tous les milieux qui s'occupent d'horlogerie, notamment les musées.

Ainsi, dans le cadre de l'Institut «L'homme et le temps» à La Chaux-de-Fonds, institution qui coiffe entre autre le Musée international d'horlogerie de la ville, les archives de l'Etat ont pu faire reconnaître leurs compétences spécifiques en matière d'archives industrielles. Les tâches sont ainsi clairement définies, le Musée s'occupant strictement d'objets et de restauration, voire de documentation, le service des Archives de l'Etat traitant uniquement des fonds archivistiques.

Nous estimons donc que nos services doivent d'abord avoir une politique claire, savoir ce qu'ils veulent et peuvent faire avec les archives des entreprises privées, puis faire connaître cette politique et enfin s'entendre avec leurs partenaires naturels dans ce domaine.

En tout état de cause il faut sauver les archives d'aujourd'hui pour conserver celles de demain.

Adresse de l'auteur:

Jean-Marc Barrelet
Service des Archives de l'Etat de Neuchâtel
2001 Neuchâtel

Bibliographie sommaire

Guerin-Brot Isabelle, *Les archives des entreprises privées, conseils pratiques d'organisation*, Archives nationales, Paris, 1989, 87 p.

Jequier François, «Les archives d'entreprises: ce que l'historien désire obtenir», *Bulletin de l'Association des archivistes suisses*, mai 1977, No 28

Ott Florence, «Le Centre Rhénan d'Archives et de Recherches Economiques (CERARE): une première expérience à Mulhouse», *Bulletin historique de la ville du Mulhouse*, No 3, 1987, p. 293–

Privatarchive der Wirtschaft: Bedeutung für die Geschichtsforschung – Probleme ihrer Erhaltung und Benutzung

Christian Simon

Aus der Perspektive der Erfahrungen eines Sozialhistorikers mit Archiven aus der privaten Grossindustrie wird betont, dass die Bedeutung solcher Dokumente weit über die Aufgaben einer eigentlichen Wirtschaftsgeschichte hinausreicht. Jede Sozialgeschichte ist darauf angewiesen; speziell für Forschungen in jenem weiteren Bereich sozialer Beziehungen und ihrer Reflexe in Mentalitäten, Wahrnehmungsformen und Verhaltensweisen, der mit dem Wort «Kultur» bezeichnet wird. Ausserdem sind Archive der privaten Wirtschaft unentbehrlich für eine Geschichte der baulichen und maschinellen Ausstattung der Betriebe und für die historische Rekonstruktion der technischen Verfahren. Die Bedeutung der Privatunternehmen in der Geschichte der Gesellschaft und der Wirtschaft ist so gross, dass diejenigen Dokumente ihrer Tätigkeit, die zu Archivalien geworden sind, für die Öffentlichkeit zugänglich sein sollten. Dazu braucht es die Einsicht der Unternehmen in ihre eigene Wichtigkeit für das Schicksal und die Identität verschiedener Gruppen von Menschen (Unternehmer selbst eingeschlossen) und von ganzen Gemeinden oder Regionen. Firmenarchive sind «patrimoine» und «mémoire» für die Unternehmerschaft ebenso wie für die Menschen, die in der Firma tätig gewesen sind, und darüber hinaus auch für die Gemeinschaften, die von ihrer Existenz geprägt worden sind.










L'importance des archives de l'économie privée se situe bien au-delà des devoirs de l'histoire de l'économie proprement dite: l'auteur, historien spécialisé en histoire sociale, met en avant cette constatation faite sur la base de son expérience personnelle avec ce type de documents. L'histoire sociale leur est liée; spécialement pour la recherche dans le domaine des rapports sociaux et de leur influence sur les mentalités, pour les différentes formes de perception et la structuration du comportement, qui peuvent être réunis sous le concept de «culture». En outre, les archives de l'économie privée sont indispensables pour réaliser l'historique des entreprises tant au niveau architectural qu'à celui des machines utilisées, ainsi que pour la reconstitution de l'évolution des techniques de fabrication. Le rôle des entreprises privées dans l'évolution de la société en général et de l'économie en particulier est si grand que les documents décrivant leurs activités, devenus documents d'archives, devraient être accessibles au public. Pour cela, les entreprises doivent prendre conscience de l'importance qui est la leur en ce qui concerne le destin et la recherche d'identité de divers groupes de personnes (y compris les entrepreneurs eux-mêmes), de communes ou régions entières. Les archives d'entreprise sont le patrimoine et la mémoire de la vie des entreprises comme des hommes qui y ont été actifs, ainsi que des communautés qui se sont créées autour d'elles.

L'importanza degli archivi dell'industria privata si situa ben al di là dei compiti della storia e dell'economia stesse: l'autore storico specialista di storia sociale fa precedere questa constatazione, basandosi sulla sua esperienza personale con questo tipo di documenti. La storia sociale è a loro strettamente legata; specialmente per quel che riguarda la ricerca nell'ambito dei rapporti sociali e la loro influenza sulle mentalità, per quel che concerne le differenti forme di percezione e la strutturazione del comportamento che possono essere riunite nella parola «cultura». Inoltre, gli archivi dell'economia privata sono indispensabili per realizzare l'istoriato delle

TRIP

modernstes Informationsmanagement

Verwalten Sie Ihre strukturierten und unstrukturierten Dokumente und Texte mit dieser leistungsstarken, textorientierten Datenbank:

-  **einfache Datenverwaltung**
Generatoren für Eingabe-, Suchmasken, Menüs und Listen
 -  **schnelle Abfragen und Recherchen**
über Worte, Wortteile, Thesaurus aber auch mit Fuzzy Logic
 -  **flexibler Dialog**
für Laien und Experten, über Masken oder Abfragesprache
 -  **neueste Technologie**
Server für DEC VAX/VMS und Unix (HP, IBM, SUN)
 -  **modernste Benutzeroberflächen**
Clients für MS-Windows, OSF/Motif; ASCII-Terminals
 -  **offen für Integrationen**
DEC All-in-1, Word, DARC, Datenimport/Export, ...
 -  **bi-time AG**
-  021 311 20 50 **Fax 311 20 53**
 Av. des Alpes 5 **1006 Lausanne**

imprese sia a livello architettonico che a quello delle macchine utilizzate, così come per la ricostruzione storica delle tecniche di fabbricazione. Il ruolo delle imprese private nella storia della società in generale e dell'economia in particolare è così grande che i documenti che descrivono le loro attività, divenuti documenti d'archivio, dovrebbero essere accessibili al pubblico. Per questo, le imprese devono prendere coscienza della loro importanza per quel che concerne il destino e la ricerca d'identità dei diversi gruppi della società (compresi gli imprenditori stessi), dei comuni o di intere regioni. Gli archivi delle imprese sono il patrimonio e la memoria della vita delle imprese e degli uomini che sono stati attivi, così come delle comunità che si sono create intorno ad esse.

Einleitung

Ich schreibe die nachfolgenden Zeilen als Historiker, nicht als Archivar, und auch nicht als Unternehmer. Ich möchte aus meiner Perspektive zeigen, wie ich die Bedeutung privater Archive von Unternehmen für die Geschichtsforschung einschätze, auf einige Beispiele hinweisen und schliesslich auf die Probleme zu sprechen kommen, die ich in den achtziger Jahren bei der Benutzung solcher Archive angetroffen habe.

Nach dem fundamentalen Beitrag von François Jequier zur Arbeitstagung der Vereinigung schweizerischer Archivare vom 3. Juni 1976 wird es nicht nötig sein, eine Quellenkunde der privaten Unternehmensarchive zu geben. Die Vorzüge und Schwerpunkte seines Referats gestatten es mir, nun meinerseits die Unternehmensgeschichte, die Unternehmerngeschichte und die Wirtschaftsgeschichte (im engeren Wortsinn) etwas zurücktreten zu lassen zugunsten der Erfahrungen eines Sozialhistorikers mit Archiven aus der Grossindustrie.¹

Bedeutung für die Geschichtsforschung

Die Bedeutung privater Wirtschaftsarchive für die moderne Geschichtsforschung ist überhaupt nicht hoch genug zu veranschlagen. Eine Geschichte, die ausschliesslich auf der Grundlage staatlicher Aktenbestände geschrieben wird, ist nur in besonderen, begründeten Fällen akzeptabel. Während der meisten neueren historischen Epochen hat sich der Staat überhaupt nicht um die privaten Unternehmen gekümmert, jedenfalls nicht um den Kernbereich der Unternehmen, wo Entscheidungen gefällt und ihre Aktivitäten durch die private Verwaltung festgehalten wurden. Allerdings griff er durch Mandate und Gesetze in der vorindustriellen Gesellschaft und wieder in näher zu uns liegenden Zeiten normierend ein. Das Malaise einer Historie, die sich nur auf diese normativen Quellen stützt, dürfte bekannt sein – wenn der Forschung auch oft nichts anderes übrig bleibt, als wirtschaftliche und soziale Problemlagen aus den staatlichen respektive obrigkeitlichen Versuchen einer Normsetzung indirekt zu erschliessen. Hinzu kommen etwa noch gelegentliche Äusserungen aus der Wirtschaft in staatlichen Aktenbe-

ständen, Nachrichten aus ökonomischen oder sozialen Konflikten, in die der Staat eingegriffen hat, Enquêtes, auch Steuerakten. Doch wer möchte sich aus ihnen allein ein Bild machen müssen? Wer das Wirtschaftsgeschehen in seiner Komplexität erkennen will, wer die Entscheidungen der einzelnen Unternehmer beobachten will, aus denen sich das Verhalten des Abstraktums «Wirtschaft» zusammensetzt, wird sich über jedes erhaltene Dokument freuen, das aus einem Unternehmen selbst stammt.

Die Bedeutung solcher Dokumente reicht weit über die Aufgaben einer eigentlichen Wirtschaftsgeschichte hinaus. Ich erinnere zunächst an die Bedeutung der Unternehmen für jede Sozialgeschichte. Grobe Indikatoren wie Daten zur Lohnentwicklung lassen sich gelegentlich aus staatlichen Akten rekonstruieren: unmittelbar aus der Tätigkeit des Sozialstaates, mittelbar aus normativen Quellen wie Lohnstarifen, indirekt aus verstreuten Lohnangaben in Gerichts-, Fürsorge- oder Spitalakten.

Kann jedoch die Sozialgeschichte darauf verzichten, zu fragen, wie es in den Betrieben zugeht? Wenn wir von den für die Reproduktion menschlicher Arbeitskraft erforderlichen Stunden absehen, verbringt der arbeitende Mensch eine bedeutende Zeit seines Lebens in einem Betrieb. Wer seine «condition» erforscht, muss das Innenleben der Betriebe kennen. Hier helfen gelegentlich wieder staatliche Enquêtes, Akten von Fabrikinspektoraten, von Unfallversicherungen und vor allem Quellen aus dem Gewerkschaftsbereich, aber ich möchte doch darauf hinweisen, dass erst das Studium von Quellen aller möglichen Provenienzen eine solide Rekonstruktionsgrundlage abgeben kann. Nachdem die Ergebnisse einer Rekonstruktion von Ereignissen, Strukturen und ursächlichen Zusammenhängen an sich schon zu einem gewissen Teil von weltanschaulichen Prädispositionen der HistorikerInnen geprägt sind, sollte der Bedeutung der Perspektivität auch des Quellenmaterials selbst Rechnung getragen werden, indem wo immer möglich Dokumente *verschiedener* Provenienzen berücksichtigt und nach ihren «Sehe-Punkten» gewichtet werden.²

¹ François Jequier, *Les archives d'entreprises: Ce que l'historien désire obtenir*, Mitteilungen der Vereinigung schweizerischer Archivare 28, Mai 1977 (Sondernummer «Firmenarchive»), S. 15–64. Das Nachführen seiner bibliographischen Angaben mache ich mir in diesem Beitrag nicht zur Aufgabe. Ich verweise für Italien bloss auf Archivi e imprese. Bollettino di informazioni, studi e ricerche, Milano, Fondazione ASSI, seit 1990. Für Deutschland Klara van Eyll (Hg.), *Deutsche Wirtschaftsarchive. Nachweis historischer Quellen in Unternehmen, Kammern und Verbänden der Bundesrepublik Deutschland*, 2 Bde., Stuttgart 1987/1988. Siehe auch die Beiträge zur Bankengeschichte und zum «Wirtschaftsarchiv Baden-Württemberg» in diesem Heft.

² Vgl. z.B. Charles Stirnimann, *Der Weg in die Nachkriegszeit 1943–1948. Ein Beitrag zur politischen Sozialgeschichte des «Roten Basel»*, Basel 1992, S. 235–314 (insbes. S. 312!), mit

Ausserdem gehen wir heute von erweiterten Begriffen der Wirtschaft und des Sozialen aus. Es geht nicht nur um die Indikatoren für Wachstum und Konjunktur, Unternehmensstrukturen, Lohnhöhe, Arbeitszeit und Arbeitsschutz, sondern um den weiteren Bereich sozialer Beziehungen und ihrer Reflexe in Mentalitäten, Wahrnehmungsformen und Verhaltensweisen, den wir mit dem Wort «Kultur» bezeichnen.³ Wie gehen etwa Arbeiter miteinander um, wie verhalten sich die verschiedenen Sozialgruppen in den Betrieben zueinander, was erwarten sie vom «Gegenüber» und welche Fremd- und Selbstbilder beeinflussen ihr Verhalten, wie sehen Angestellte und ArbeiterInnen, wie Unternehmer ihre Belegschaften, und, ganz wichtig, wie gestalten sich die Beziehungen zwischen den Geschlechtern. Diese Beziehungen spielen nicht nur in der Freizeit oder im Privatleben, sondern auch in den Betrieben, und ohne Daten aus den Betrieben lassen sie sich nur höchst unvollständig erkennen. Erst das Studium der Interaktionen führt auf eine umfassende Geschichte, und dazu braucht es Dokumente von allen daran beteiligten Seiten – abgesehen von einer bestimmten Lektüre dieser Dokumente, doch die Hermeneutik steht hier nicht zur Debatte.

Schliesslich müsste uns die Geschichte der baulichen und maschinellen Ausstattung der Betriebe und der technischen Verfahren interessieren. Dies unter verschiedenen, doch gleich wichtigen Gesichtspunkten: So ist für die Sozialgeschichte der Arbeit entscheidend, welche Handgriffe in welchem Zusammenhang verrichtet wurden; für die Betriebskultur entscheidend ist die praktische Organisation der Arbeit, die wenigstens teilweise durch die angewandte Verfahrenstechnik gegeben war; für die Unternehmer- und Unternehmensgeschichte unentbehrlich ist das Studium der Investitions- und damit der technologischen Modernisierungsentscheidungen; für die Umweltgeschichte sind die ökologisch relevanten Technologiefolgen interessant. Es ist zwar möglich, darüber etwas Klarheit zu gewinnen, indem man sich mit technischen Anleitungen, Hand- und Lehrbüchern sowie Berichten über Gewerbeausstellungen und (so vorhanden) Akten von Gewerbeinspektoraten auseinandersetzt. Abgesehen von der zuletzt erwähnten Quellengruppe sind wir in dieser Arbeit wiederum konfrontiert mit den Aporien einer Rekonstruktion auf der Basis normativer Texte. Nur die privaten Archive von Firmen, Firmeninhabern und technischen Leitern enthalten diejenigen Aufschlüsse, deren wir letztlich bedürfen.⁴

Archive in der Privatwirtschaft

Die Rolle der Archive aus der privaten Wirtschaft für die Forschung möchte ich an einigen willkürlich gewählten Beispielen verdeutlichen.⁵ In der gebotenen Kürze werde ich an der Oberfläche bleiben; ich möchte

aber dennoch mit einem mittelalterlichen Beispiel beginnen, um darauf hinzuweisen, dass die Geschichte nicht erst mit dem 19. Jahrhundert beginnt.

Francesco di Marco Datini (1335–1410) war eine zentrale Gestalt des oberitalienischen Handels im 14. Jahrhundert. Seine Geschäftsbücher, Papiere und Korrespondenz sind in einer karitativen Institution, die er in Prato gestiftet hat, weitgehend erhalten. Federigo Melis hat daraus die typischen Geschäftstätigkeiten, Firmenstrukturen und Unternehmensstrategien der Renaissance rekonstruiert; aus der Buchhaltung und den Geschäftsbriefen ergeben sich die Veränderungen auf den Geld- und Tuchmärkten von Katalonien bis Nord- und Mittelitalien. Über diese Informationen zu den Konjunktoren und Geschäftsformen hinaus ergeben sich Aufschlüsse zu den damals gängigen Formen wirtschaftlicher Rationalität, also zur Mentalität des Grosskaufmanns.⁶ Damit nicht genug: Wie Iris Origo vorgeführt hat, erfahren wir aus diesem *prima facie* reinen Wirtschaftsarchiv Dinge über das Verhältnis zwischen Datini, seiner Frau, den freien und unfreien Haus- und Handelsbediensteten, von denen wir sonst nicht einmal eine Ahnung hätten.⁷

Christian Simon, Arbeiterkommission und Gesamtarbeitsvertrag in der chemischen Industrie. Aspekte der industriellen Beziehungen in Basel während des Zweiten Weltkrieges, VSWG 78, 1991, 39–80. Zum «Sehe-Punkt» vgl. J. M. Chladenius, Allgemeine Geschichtswissenschaft, Leipzig 1752.

³ Zum Kulturbegriff der Ethnohistorie, der Volkskunde und verwandter Ansätze vgl. Lynn Hunt (Hg.), The new cultural history, Berkeley 1989; Wolfgang Kaschuba, Volksleben zwischen feudaler und bürgerlicher Gesellschaft. Zur Geschichte eines Begriffs und seiner gesellschaftlichen Wirklichkeit, Frankfurt/Main 1988; Karl R. Wernhart, Ethnohistorie und Kulturgeschichte. Ein Studienbehelf, Wien 1986. Eine Begegnung wäre möglich, wurde aber meines Wissens nicht versucht, mit dem Kulturbegriff aus der Erforschung der «Organisationskultur» einerseits, den Ansätzen zur Bestimmung von Ökonomie aus den kulturellen Voraussetzungen ihrer Akteure andererseits: Peter Koslowski, Wirtschaft als Kultur. Wirtschaftskultur und Wirtschaftsethik in der Postmoderne, Wien 1989; Sonja A. Sackmann, Cultural knowledge in organizations. Exploring the collective mind, Newbury Park 1991; Eberhard Dülfer (Hg.), Organisationskultur. Phänomene, Philosophie, Technologie, Stuttgart 1991.

⁴ Das beste Beispiel für die Fruchtbarkeit privater Archive bietet in dieser Hinsicht Peter Dudzik, Innovation und Investition. Technische Entwicklung und Unternehmerentscheide in der schweizerischen Baumwollspinnerei 1800 bis 1916, Zürich 1987. Zur Bedeutung der Technik für den Betrieb s. auch unten das Beispiel Georg Fischer AG und die Arbeit von Rudolf Vetterli, Industriearbeit, Arbeiterbewusstsein und gewerkschaftliche Organisation, dargestellt am Beispiel der Georg Fischer AG (1890–1930), Göttingen 1978.

⁵ Vgl. auch die älteren Beispiele bei Jequier, wie Anm. 1, insbesondere seine eigenen Forschungen über das Vallée de Joux und die Uhrenindustrie.

⁶ Federigo Melis, L'azienda del medioevo, Torino 1991; ders., La banca Pisana e le origine della banca moderna, Firenze 1987; ders., Opere sparse, Firenze 1984–1991; ders., Tracce di una storia economica di Firenze e della Toscana in generale dal 1252 al 1550, a cura del dott. Bruno Dini, Firenze 1974.

⁷ Iris Origo, The merchant of Prato. Francesco di Marco Datini, London 1957 (deutsch als: Im Namen Gottes und des Geschäfts, München 1985).

Mein zweites Beispiel stammt aus dem schweizerischen 18. Jahrhundert. Wie wir aus den Forschungen von Herbert Lüthy, Béatrice Veyrassat und anderen wissen, gehört innerhalb der Baumwollindustrie der Stoffdruck («Indiennes») zu den wichtigsten Branchen des damaligen Grossgewerbes.⁸ Zufällig hat sich in Neuenburg das Archiv einer Unternehmung erhalten, die in Cortaillod eine Manufaktur betrieben hat, die «Fabrique Neuve». Pierre Caspard ist seit zwanzig Jahren damit beschäftigt, diesen Bestand auszuwerten.⁹ Er tut dies unter verschiedenen Fragen. Zunächst unter ökonomiehistorischen: Er zeigt aus den Geschäftsbüchern, welchen Konjunkturen die Branche zwischen 1750 und 1850 unterworfen war und wie sie sich auf der Suche nach dem maximalen Profit darin bewegte. Dann wertet er das Material aus für eine Geschichte der Arbeitskräfte: Die Korrespondenz der Unternehmer mit Untervertragsnehmern und vor allem mit einzelnen Arbeiterinnen und Arbeitern gestattet Einblicke in die Arbeitsorganisation innerhalb der Manufaktur, in die Verhaltensweisen, die die Beziehungen zwischen Patrons und Arbeitskräften bestimmten, und schliesslich in die Rekrutierung der qualifizierteren Arbeiter. Damit nicht genug: Pierre Caspard interessiert sich für die Auswirkungen der Manufaktur auf Demographie und Gesellschaft der umliegenden Siedlungen. Das Material ist so reich, dass man es kaum wagt, ihm vorzuhalten, es gäbe ja ausserdem die Bestände des Neuenburger Staatsarchivs – und diese Vorhaltungen sind gegenstandslos, weil Philippe Henry in seiner umfassenden Thèse über das Neuenburger Gerichtswesen auch die Gerichtsakten über die Menschen aus der Manufaktur analysiert hat.¹⁰

Das letzte Beispiel, das hier Platz finden kann, betrifft das 20. Jahrhundert. Rudolf Vetterli hat 1979 seine Dissertation veröffentlicht unter dem Titel: «*Industriearbeit, Arbeiterbewusstsein und gewerkschaftliche Organisation, dargestellt am Beispiel der Georg Fischer AG, 1890–1930*».¹¹ Darin geht es um den Wandel der Industriearbeit unter dem Einfluss neuer Produktionstechniken und die damit verbundenen Veränderungen in den Beziehungen innerhalb der Fabrik und zwischen Unternehmen, Belegschaft und Gewerkschaft. Gleich im ersten Satz des Vorworts lesen wir die bezeichnenden Worte:

«Diese Arbeit basiert zur Erfassung der innerbetrieblichen Situation der Arbeiter ganz wesentlich auf der Möglichkeit, firmeninternes Quellenmaterial zu verwenden, wofür ich der Georg Fischer AG, aber auch dem Archivar, Herrn Ing. O. Merz, danken möchte.»¹²

Von Zürich aus wurde damals eine Gruppe von Arbeitern über diesen Quellenbestand angesetzt, mit den Schwerpunkten Arbeiterschaft, Konzernbildung und Angestelltenschaft.¹³ Wieder zeigt die hier zitierte Arbeit, dass natürlich nun nicht einfach ausschliesslich die Quellen aus dem Unternehmen Georg Fischer AG genutzt werden, sondern der «*Perspektivität*» der Dokumente Rechnung getragen wird und deshalb gleich-

berechtigt das Archiv der Gewerkschaft und, wenn auch weniger intensiv, Akten staatlicher Provenienz herangezogen werden. Es geht auch nicht um die Geschichte einer bestimmten industriellen Unternehmung im Rahmen von Traditionspflege oder Unternehmenskritik, sondern um sozioökonomische Zusammenhänge im Sinne eines Kapitels aus der regionalen «*Gesellschaftsgeschichte*».

Archivbestände und Informationsvermittler

Ich möchte diese Feststellung nochmals aufgreifen, weil es mir für mein Verhältnis zu den Eigentümern der Dokumente wichtig scheint, gerade solche, eine Firmengeschichte weit übergreifenden Intentionen des Forschers im privaten Unternehmensarchiv zu unterstreichen. Wenn ich als Historiker in ein Firmenarchiv gehe, interessiere ich mich nur insoweit für die Geschichte dieses Unternehmens, als ich Informationen brauche, um die vorhandenen Akten vor einem be-

⁸ Maurice Lévy-Leboyer, *Les banques européennes et l'industrialisation internationale dans la première moitié du 19e siècle*, Paris 1964 (Thèse Lettres Paris); Herbert Lüthy, *La Banque Protestante en France de la Révocation de l'Edit de Nantes à la Révolution*. Tome II: *De la banque aux finances (1730–1794)*, Paris 1961 (= Ecole pratique des Hautes Etudes, VIe section, Centre de Recherches historiques, Affaires et gens d'affaires XIX); Béatrice Veyrassat, *Négociants et fabricants dans l'industrie cotonnière suisse, 1760–1840. Aux origines financières de l'industrialisation*, Lausanne 1982; Anne-Marie Piu, *Note sur l'industrie des indiennes à Genève au 18e siècle*, in: *L'industrialisation en Europe au 19e siècle*, dir. Pierre Léon, François Crouzet, Richard Gascon, Paris 1972, S. 533–545.

⁹ Pierre Caspard, *La Fabrique-Neuve de Cortaillod. Entreprise et profit pendant la révolution industrielle, 1752–1854*, Paris 1979; *Conceptions pré-nuptiales et développement du capitalisme dans la principauté de Neuchâtel (1678–1820)*, in: *Annales ESC* 29, 1974, S. 989–1008; *Gérer sa vie? Etude statistique sur le profil de carrière des ouvriers de l'indiennage 1750–1820*, in: *Revue du Nord*, janv. 1981, S. 207–232; *L'accumulation du capital dans l'indiennage au 18e siècle*, in: *Revue du Nord* 61, 1979, S. 115–124; *La fabrique au village*, in: *Le Mouvement social* 97, 1975, S. 15–37; *Les pinceuses d'Estavayer. Stratégies patronales sur le marché du travail féminin au 18e siècle*, in: *SZG* 36, 1986, S. 121–156; *Mon cher patron. Lettres d'un ouvrier suisse à ses employeurs (1770–1811)*, in: *Milieus*, oct. 1980, S. 50–63. Dazu François Jequier, *Bilan des recherches de Pierre Caspard sur la Fabrique-Neuve de Cortaillod et les conséquences sociales de l'industrialisation neuchâteloise*, in: *SZG* 30, 1980, S. 84–95.

¹⁰ Philippe Henry, *Crime, justice et société dans la Principauté de Neuchâtel au 18e siècle (1707–1806)*. Neuchâtel 1984

¹¹ Göttingen 1978

¹² Vetterli wie Anm. 11, S. 5

¹³ Vetterli wie bereits angeführt; ausserdem Adrian Knöpfli, *Entwicklung zum Grossunternehmen, Konzernbildung und Kartellpolitik am Beispiel der Georg Fischer AG, 1890–1930*, Liz. Arbeit Universität Zürich 1975; Hannes Siegrist, *Vom Familienbetrieb zum Managerunternehmen. Angestellte und industrielle Organisation am Beispiel der Georg Fischer AG in Schaffhausen 1797–1930*, Göttingen 1981.

stimmten Hintergrund zu situieren.¹⁴ Dieses Interesse kann allerdings sehr weit gehen, aber es ist mir nur Mittel, nicht Zweck meiner dortigen Arbeit. Vielmehr will ich etwa herausfinden, wie sich Angestellte als Gruppe verstanden und sich absetzten von den Arbeitern (Sozialgeschichte der «*Stände*» innerhalb eines Betriebs), oder was die Arbeiter und Angestellten von den Frauen hielten, die vom Unternehmen neben ihnen beschäftigt wurden (Aspekt Geschlechtergeschichte). Oder ich möchte in einem Chemieunternehmen erfahren, wie die Betriebschemiker mit den natürlichen Ressourcen umgegangen sind, ob sie sich Gedanken gemacht haben über die Entsorgung und deren Kosten, oder wie das Unternehmen auf Reklamationen aus der Nachbarschaft reagiert hat (Umweltgeschichte). Ich möchte wissen, welche Verhaltensweisen bestimmten Generationen von Unternehmensleitern zur Verfügung standen, um mit Arbeitervertretern umzugehen, welches Bild sie sich von ihren Angestellten und Arbeiterinnen und Arbeitern machten und umgekehrt (Organisationskultur und «*Industrial Relations*»).

Wie in jedem Archiv bin ich dabei angewiesen auf eine Person, die die Archivbestände genau kennt und die in der Lage ist, meine Fragen zu verstehen und mir Vorschläge zu machen, mit welchen Beständen ich dafür am besten beginne. Ich erinnere bloss an die Nennung von Ingenieur Merz im Zitat aus Vetterli. Ohne diese Vermittlung bin ich – wie in jedem anderen Archiv – hilflos. Die formelle Qualifikation dieser Person ist dabei für mich wenig wichtig; IngenieurIn oder kaufmännische(r) Angestellte(r), DokumentalistIn, ArchivarIn oder HistorikerIn – entscheidend ist, dass wir eine gemeinsame Sprache finden, um Projekt und Quellenbestand aufeinander zu beziehen.

Für die Pflege und Erschliessung des Bestandes selbst ist natürlich die Qualifikation der betreuenden Person entscheidend, zusammen mit den Mitteln, die eine Firma für ihr Archiv aufzuwenden bereit ist. Hierbei handelt es sich jedoch erfahrungsgemäss nicht um Probleme, die für Privatunternehmen spezifisch sind: Dieselben Schwierigkeiten begegnen ForscherInnen wie ausgebildeten ArchivarInnen auch etwa in kleineren Gemeindearchiven, wo manchmal nicht einmal über den Begriff «*Archiv*» selbst Klarheit herrscht.¹⁵

Firmenarchive und Unternehmensgeschichte

In gewisser Hinsicht sind also Firmenarchive Archive wie andere auch. Unter anderen Gesichtspunkten unterscheiden sie sich von anderen (staatlichen) Archiven allerdings wesentlich.

Wenn ich zum Beispiel in ein Staatsarchiv gehe, dann tue ich dies mit dem Anspruch, als Bürger dieses Staates müssten mir im Prinzip alle Dokumente zugänglich sein, die ich ansehen will – mit gewissen Ausnahmen von diesem Prinzip der «*Öffentlichkeit*», die ein Archiv-

gesetz regeln sollte (Sperrfristen, personenbezogene Daten). Gehe ich jedoch in ein Firmenarchiv, beuge ich mich in die Privatsphäre einer Privatunternehmung, geniesse also Gastrecht. Dieser Genuss will erst verdient sein: Ich muss mein Vorhaben erläutern, Vertrauen gewinnen für meine Person, eine(n) Angestellte(n) bitten, meinen Wunsch in der Chefetage vorzulegen, und bekomme dann erst Zugang, und oft nur Zugang zu einem bestimmten Ausschnitt der Bestände, die nach Meinung der Firma für meine Fragen allein einschlägig seien.

Ich habe Auflagen erlebt: Was ich konsultiere, wird registriert, damit sichergestellt ist, dass ich nichts gesehen habe, was über die für die Erforschung meines von der Firma akzeptierten Themas hinausgeht. Und vor allem: Ich soll die Arbeit, in der ich meine Befunde ausbreite, der Firma wieder vorlegen und auf ihr Placet warten, bevor ich etwas publizieren darf, das aufgrund ihrer Dokumente erarbeitet worden ist.

Nicht dass ich je darunter zu leiden gehabt hätte. Im Gegenteil: Mit den Angestellten der Firmen, die ich hier im Auge habe, habe ich nur Gutes erlebt, und ohne ihre Hilfe hätte ich nicht in den Firmenarchiven arbeiten können und dort schon gar nichts gefunden. Die Kontrolle der Ergebnisse durch die Firma darf auch nicht einfach als Zensur empfunden werden: Angehörige eines Unternehmens entdecken sachliche Fehler, die dem betriebsfremden Historiker unterlaufen, sie verbessern die inhaltliche Richtigkeit seines Textes und schützen ihn damit vor peinlichen Irrtümern.

Es gibt aber andere Erfahrungen. So erhält man bei einer bedeutenden Nordwestschweizer Firma die Auskunft, sie hätte überhaupt kein Archiv. Ist dies eine wenig befriedigende Art, Forscher abzuweisen, oder folgt die

¹⁴ Das Interesse und damit die Lage des Historikers gestaltet sich anders, wenn es um eine eigentliche Unternehmensmonographie geht; vgl. dazu die Bemerkungen von François Jequier (wie Anm. 1), S. 48 «*Conditions de travail et garanties à obtenir*». Man wird auch unterscheiden müssen zwischen Regionen, in denen Klein- und Mittelbetriebe in kleinen Gemeinden dominieren, und den Gegebenheiten in Agglomerationen mit vorherrschenden Grossfirmen.

¹⁵ Ich habe kürzlich das «*Archiv*» einer Gemeinde besichtigt, deren Name hier nichts zur Sache tut. Es handelt sich um einen gut gepflegten, sinnvoll erschlossenen Bestand von Dokumenten aus dem 17. bis zum beginnenden 20. Jahrhundert, angereichert durch Teile von Nachlässen und Kopien aus historischen Aufsätzen. Das «*Archiv*» kennt keinen Zuwachs und gilt als abgeschlossener Bestand, denn die von der Tätigkeit der Gemeindeverwaltung her laufend anfallenden Akten werden separat abgelegt und gehören im Bewusstsein der Verwaltenden nicht zum «*Archiv*», so wenig wie die gesamten Altbestände der Bauverwaltung. Ähnliche Fragen stellen sich mir im Zusammenhang mit dem an der gleichen Tagung vorgestellten «*Archiv*» von ABB/BBC. Diese Bemerkungen sollen auf keinen Fall als Kritik an den höchst verdienstvollen Bemühungen verstanden werden, die Tradition der Firma oder der Gemeinde zu rekonstruieren; es geht mir einzig um die verschiedenen, von «*Gedenkstätte*» oder «*Museum*» nur unscharf getrennten Vorstellungen, die mit dem Wort «*Archiv*» ausserhalb der Fachkreise verbunden werden.

Antwort aus dem erwähnten Missverständnis des Begriffs «Archiv»? Denn es gibt bereits eine im Auftrag der Firma geschriebene Unternehmensgeschichte, und der Autor hat dafür selbstverständlich alte Dokumente einsehen können. Eine weitere dieser «anderen» Erfahrungen betrifft die erste (ich betone: erste) Reaktion auf Fragen, die das Personal für heikel hält. Hier ging es um Umweltgeschichte. Als ein Kollege nach Dokumenten zum Verhalten der Firma gegenüber der Umwelt fragte, erhielt er zur Antwort, darüber enthielte das Archiv nichts. Hier war offenbar die Frage ungeschickt gestellt, denn es gibt in der Kartei des Archivars tatsächlich kein Schlagwort «Umwelt», wohl aber enthält das Archiv Material zu Reklamationen der Stadtbevölkerung über Rauch- und Geruchsbelästigungen, zu Verhandlungen mit der EAWAG, Berichte des Firmenvertreters über seine Arbeit als Mitglied einer staatlichen Gewässerschutzkommission, Vorstellungen der Firma über den Wegtransport von Produktionsabfällen. Die Erläuterung des eigenen Forschungsvorhabens kann hier helfen, eine Brücke zwischen Fragestellungen und den vorhandenen Dokumenten respektive seinen Hüterinnen und Hütern zu bauen.

Anders sieht die Lage aus, wenn die mit dem «Gastrecht» verbundenen Pflichten dessen, der in seinen Genuss kommt, verletzt werden. So versuchte einmal eine Seminararbeit, die unter der Leitung eines in diesem Sinne als «Gast» betrachteten Dozenten in einem Firmenarchiv geschrieben wurde, plausibel zu machen, dass die betreffende Firma Giftgase an Nazideutschland geliefert hätte, wenn sie solches im Sortiment gehabt hätte und darum gefragt worden wäre. Die grundsätzliche Problematik dieser Art von «Geschichtsschreibung auf Verdacht» liegt auf der Hand. Ich erwähne dieses Beispiel nur deshalb, weil sich daran diskutieren lässt, wie eine Firma auf einen solchen (übrigens nicht zur Publikation bestimmten) Text reagiert: Sie spricht unter anderem von Vertrauensbruch und Missachtung der mit dem Archivzugang verbundenen (in diesem Fall: ungeschriebenen) Regeln für das Verhalten der Gäste.

Ich möchte aus solchen Erfahrungen einige Thesen ableiten, die die Diskussion anregen sollen, und deshalb formuliere ich sie bewusst provozierend und einseitig aus dem Blickwinkel der Interessen der Geschichtsforschung.¹⁶

1. These: Archive der Wirtschaft sollten nicht als privates Eigentum angesehen werden.

Unsere Wirtschaft beruht unzweifelhaft auf der Prosperität einer Vielzahl von privaten Unternehmen, deren Betriebsmittel – zu denen auch die Registratur gehört, die mit der Zeit in das Firmenarchiv eingeht – mit vollem Recht als Privateigentum zu gelten haben. Die

Bedeutung dieser Unternehmen für die Gesellschaft, in der sie arbeiten, geht aber weit über das Private hinaus.¹⁷ Sosehr es diese Gesellschaftsordnung verbietet, die private Unternehmerverantwortung grundsätzlich in Frage zu stellen, sosehr rechtfertigt die Bedeutung der Privatunternehmen in der Geschichte der Gesellschaft und der Wirtschaft, dass wenigstens diejenigen Dokumente ihrer Tätigkeit, die zu Archivalien geworden sind (die somit für den aktuellen Geschäftsgang endgültig keine Rolle mehr spielen), für die Gesellschaft, das heisst für die Öffentlichkeit zugänglich sein sollten. Dazu braucht es keine Gesetze und Verordnungen, die ohnehin kaum etwas ausrichten könnten, sondern die Einsicht der Unternehmen in ihre eigene Bedeutung für das Schicksal und die Identität verschiedener Gruppen von Menschen (Unternehmer selbst eingeschlossen) und von ganzen Gemeinden oder Regionen. Firmenarchive enthalten wesentliche Elemente eines lokalen Gedächtnisses. Sie sind «*patrimoine*» und «*mémoire*» für die Unternehmerschaft ebenso wie für die Menschen, die in der Firma tätig gewesen sind, und darüber hinaus auch für die Gemeinschaften, die von ihrer Existenz geprägt worden sind.

¹⁶ Die Geschichtsforschung interessiert sich in besonderem Masse für die Privatarchive der Wirtschaft in der Aussicht auf die Zugänglichkeit der Bestände, während die professionellen ArchivarInnen deren *Erhaltung* weitgehende Priorität zusprechen werden. Letztere werden auch sehr restriktiven Zugangsbeschränkungen das Wort reden, wenn sie der Preis sind, den das Unternehmen verlangt, damit der fragliche Aktenbestand überhaupt im staatlichen Archiv deponiert und so vor der Vernichtung bewahrt werden darf.

¹⁷ Ein Vergleich mit Eigentümern von als erhaltens- oder schützenswert eingeschätzten Liegenschaften drängt sich auf: Ohne dass das Grundprinzip privaten Eigentums am Boden und an Bauten in Frage gestellt wird, erhebt der Denkmalschutz bei einschneidenden Veränderungen oder Abbruchplänen seine Stimme, indem er die Bedeutung (den Wert) des betreffenden Gebäudes (und des Ensembles, zu dem es gehört) für die Gemeinde, die Region oder die Nation herausarbeitet. Dieser Vergleich führt unweigerlich zur Problematik der Industriearchäologie in der Schweiz: Da die Bodenpreise es in vielen Fällen verbieten, etwa ein durch technische oder ökonomische Veränderungen obsolet gewordenes Betriebsgebäude einfach stehen zu lassen, lassen sich Anregungen aus anderen Ländern (man denke an Grossbritannien) nur schlecht auf die Schweiz übertragen, mit Ausnahme von Chancen für Umnutzungen. Verwandt ist auch die Frage, welches Gewicht einer ästhetischen Beurteilung oder einer nach Kriterien der sozialen und wirtschaftshistorischen Bedeutung zukomme. Schliesslich sollte immer wieder betont werden, dass wenigstens eine Dokumentation erstellt werden sollte, bevor wichtige Bauten verändert oder abgebrochen sind. Vgl. dazu Oskar Baldinger (Hg.), *Erhaltung industrieller Kulturgüter in der Schweiz*, Umiken 1977; Astrid E. Baldinger, *Schweiz. Kunstwerke aus industrieller Vergangenheit*, Umiken 1989; *Industriearchäologie. Zeitschrift für Technikgeschichte*, Umiken ab 1977. Siehe auch: *Le patrimoine technique de l'industrie. Actes du Xe Colloque national sur le patrimoine industriel*, Mulhouse 19–21 mars 1992, Mulhouse 1992.

2. These: Archive der Wirtschaft sollten nicht Teil der Werbeabteilung sein, und Zensur schützt das Firmenimage nicht.

Viele Unternehmen betrachten ihr Archiv als Teil der Public Relations-Abteilung. Sie pflegen es gelegentlich recht aufwendig, stattdessen es mit Bauten, zweckmässigen Einrichtungen und Personal aus, zum Zweck der Imagepflege (wobei dann oft die Grenze zwischen «Archiv» und «Museum» verwischt wird). Die unmittelbare Konsequenz dieser Haltung kann den Historiker nur freuen, denn dies bedeutet ein gut gepflegtes Archiv. Die mittelbaren Konsequenzen sind jedoch weniger erfreulich. Dient das Archiv Imagezwecken, dann ist seine Raison d'être primär die Pflege einer Firmenlegende: «Wir hatten schon früh eine Pensionskasse», «unsere Firma hatte immer ein gutes Verhältnis zur Gemeinde», «wir waren Pioniere in der Herstellung nützlicher Dinge», «wir waren eine Stütze der Landesverteidigung» usw. Legenden und Wissenschaft vertragen sich aber aus Prinzip nicht. Deshalb sollte eine Firma den Schein meiden, sie wollte die Arbeiten einer Zensur unterwerfen, die mit ihrem Material erstellt worden sind. Enthalten entsprechende Publikationen verleumderische Behauptungen, dann steht der Weg zu den Gerichten offen. Enthalten sie zweifelhafte Interpretationen, dann kann nur die wissenschaftliche Diskussion mit Rekurs auf die Dokumente und die Methoden ihrer Auswertung die entscheidende Instanz sein, nicht die Geschäftsführung.

3. These: Geschichtsforschung ist nicht Schnüffelei, sie kann und soll aber kritisch sein.

Einige Unternehmen scheinen ihr Archiv als den Schrank zu betrachten, worin die Leichen der Firmengeschichte gelagert werden. Sie scheinen zu fürchten, wir möchten diese Leichen ausgraben und zur Schau stellen, um ihnen damit zu schaden. Auf diese Weise werden unsere Intentionen, die ja – wie oben ausgeführt – firmenübergreifend sind, gründlich verkannt. Sollte es aber solche Leichen geben, dann müsste es im Interesse der Firma liegen, einen rationalen Umgang damit zu pflegen. Wenn sie sie offenlegen lässt, kann sie damit nur gewinnen. Warum überhaupt identifiziert sich das Management einer Grossfirma mit dem Bild, das vom Unternehmen entstehen könnte aufgrund unerfreulicher Akten, einem Bild, das die Zustände vor 50 oder 100 oder noch mehr Jahren betrifft? Und woher kommt der Verdacht, die Historiker, die die Dokumente der Firmengeschichte sehen möchten, seien darauf aus, der Firma zu schaden? Es liegt an den HistorikerInnen, die Firma zu überzeugen, dass sie nicht an der schmutzigen Wäsche aus der Firmengeschichte interessiert sind, sondern an grösseren Zusammenhängen, die sich nur auf der Grundlage des Firmenarchivs klären lassen. Und es liegt an den Firmen, ihre Ängste abzulegen und

eine rationalere Unternehmenskultur zu pflegen.

Wer Hürden aufbaut um sein Archiv herum, der weckt den Möchte-gern-Detektiv im Historiker, oder auch das Kind im Manne, das gern Indianerspiele spielt. Wenn das alles so geheim ist, dann muss sich etwas entdecken lassen, links und rechts von den Beständen, zu denen man mit Beschluss der Firmenleitung endlich Zugang erhalten hat. Wenn also eine Firma den Zugang zu ihrem Archiv mit Hindernissen und Zensuranprüchen pflastert, fördert sie eine Recherchiermentalität bei den BenutzerInnen, die mit den weiterreichenden Zielen der Geschichtswissenschaft wenig zu tun hat und die unter allen Umständen auch dem oft erwähnten Vertrauensverhältnis abträglich ist, ohne das auch wissenschaftliche Diskussionen nicht möglich sind.

4. These: Raum ist Geld, und weg ist weg.

Ich gehe wohl mit meinen bisherigen Überlegungen für die meisten Betriebe an ihrem Grundproblem im Umgang mit alten Dokumenten völlig vorbei: Raum ist in der Schweiz teuer, also werden alte Anlagen immer gleich abgerissen, bevor sich eine Industriearchäologie¹⁸ dafür interessieren kann, und alte Papiere werden weggeworfen, damit sie nicht kostbaren Platz wegnehmen. Unternehmen werden gegründet, verkauft, werden fusioniert, gehen ein, und spätestens bei der Schliessung von Betrieben werden die Akten «entsorgt». Dies ist das Schicksal der Mehrzahl aller Firmenarchive, nehme ich an. Hier haben HistorikerInnen und ArchivarInnen eine gemeinsame Aufgabe. Sie müssen Kontakte zu Firmen suchen und pflegen, und sie müssen Überzeugungsarbeit leisten, dass Geschichte wichtig ist und dass Geschichte ohne Akten nicht geschrieben werden kann. Nur zwei Umstände erleichtern den Akten das Überleben in der Privatwirtschaft: Das von dafür qualifizierten Personen nach den üblichen archivalischen Methoden betreute Firmenarchiv, wie es sich nur einige Grossfirmen leisten werden, und das Deponieren des Firmenarchivs als Privatarchive in einem öffentlichen Archiv mit genau festgelegter Zugangsordnung. Nur werden auch staatliche Archive nicht beliebig Platz finden, um solche Privatarchive einzulagern, aber mit dieser Problematik verlassen wir das Feld der spezifischen Fragen, die sich mit den Archivbeständen der Privatwirtschaft stellen.

Den Unternehmern, deren Firmen fortexistieren, sollten ArchivarInnen und GeschichtsforscherInnen gemeinsam die Worte aus der Wirtschaftsgeschichte von Jean-François Bergier zu bedenken geben:

«Mir liegt (...) daran, Licht und Schatten zu unterscheiden, die wichtigen Probleme, die vielleicht gelöst werden könnten, herauszuarbeiten, und vor allem das Interesse anzuregen; zunächst das

¹⁸ Zur Industriearchäologie s. Anm. 17

Interesse der Forscher und der Geschichtsliebhaber, dann aber auch – warum nicht? – das Interesse heutiger Industrieller. Sie werden aus diesen Seiten, falls Sie sie lesen, die historische Bedeutung und die Voraussetzungen ihrer Anstrengungen ersehen. Und vielleicht wird sogar der eine oder der andere bereit sein, die Archive seines Unternehmens der Forschung zugänglich zu machen, sofern ich ihn nur davon überzeugen könnte, dass die Neugier der Historiker keinen anderen Beweggrund hat als den Wunsch, das Abenteuer der menschlichen Geschichte erkennbar und verständlich zu machen.»¹⁹

Doch für manche Firmen ist es fast schon zu spät: Die gegenwärtige Stagnation macht das Problem «unwirtschaftlich genutzter», also mit Archivalien angefüllter Räume, besonders dringend; anderswo erleben wir eine Restrukturierung ganzer Sektoren, die in der Vergangenheit wichtig gewesene klassische Produktionsweisen und deren soziale, ökonomische und kulturelle Zusammenhänge zum Verschwinden bringen. In dieser Lage ist es ein Hoffnungsstrahl, wenn der Vertreter eines Stadtarchivs aus einer Industrieregion auf den Fragebogen für diese VSA-Arbeitstagung auf die Frage «Was sind Ihre Möglichkeiten, derartige Bestände aufzunehmen ...?» antwortet:

«Regelmässige Kontakte mit Industrie, Handel und Gewerbe wären dringend notwendig, bevor die Geschichte ganzer Branchen verloren geht. Dies erfordert Initiative und Innovation der Archive und ihrer vorgesetzten Instanzen ...»²⁰

Wer selbst in Archiven der Privatwirtschaft forscht, wird sich gerne der Initiative von ArchivarInnen aus staatlichen Archiven anschliessen, mit ihnen gemeinsam auf gefährdete Bestände hinweisen und zur nötigen Überzeugungsarbeit beitragen: Archive der privaten Wirtschaft sind Teile des kulturellen Erbes der Allgemeinheit.

Anschrift des Autors:

Christian Simon
Historisches Seminar der Universität
Hirschgässlein 21
CH-4051 Basel

Das Bankarchivwesen in Europa und der Schweiz

P. Halbeisen

Nichts wäre naheliegender, als im Bankarchiv gewissermassen das Pendant zum Staatsarchiv zu sehen, so dass der Bankarchivar eine Aufgabe hätte, die ähnlich wie diejenige des Staatsarchivars vor allem im Entgegennehmen laufend produzierter Akten und im Verwalten historischen Aktenmaterials bestände. Dass die Archivverantwortlichen einer Bank in der Regel vor anderen Problemen stehen, möchten wir Ihnen mit den folgenden Ausführungen zeigen. Dabei werden wir Ihnen zuerst einen Überblick über die europäischen Bankarchive geben und Ihnen anschliessend zeigen, wie es um das Archiv der SKA bestellt ist.

Als erstes möchten wir Ihnen einen kurzen Überblick über die Situation im Bankarchivwesen einiger europäischer Länder geben. Danach werden wir einige Überlegungen über die Gründe anstellen, die zur aktuellen Situation geführt haben¹.

Generell kann man feststellen, dass das Bankarchivwesen in Europa eine junge Erscheinung ist. Das lässt sich nur schon daraus ersehen, dass es den Europäischen Verband für Bankgeschichte, der eine seiner vorrangigsten Aufgaben im Aufbau von Bankarchiven sieht und zu diesem Zweck auch regelmässig Tagungen durchführt, erst seit gut zwei Jahren gibt. Viele der Archive der diesem Verband angeschlossenen Mitgliedbanken sind nicht viel älter. Die Ausnahmen lassen sich nicht gerade an einer Hand abzählen, bescheiden ist aber ihre Zahl allemal.

Dies trifft selbst für England zu, das gemeinhin als Mekka der Bankarchive gilt. Zu Beginn der siebziger Jahre gab es in Grossbritannien ganze fünf Vollzeitstellen für Bankarchivare. Bis zur Mitte der achtziger Jahre sank die Bedeutung der Bankarchivare womöglich noch weiter. Erst 1985 brachte eine Untersuchung des Verbandes der Unternehmensarchive frischen Wind in das Bankarchivwesen. Diese landesweite Untersuchung hatte die Bestände von Bankarchiven zum Inhalt und führte den Banken vor Augen, was für ungehobene

¹⁹ Jean-François Bergier, *Wirtschaftsgeschichte der Schweiz. Von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Zürich, 2. Aufl. 1990, S. 128.

²⁰ Die Leitung der Arbeitstagung hat mir für die Vorbereitung des Referats Kopien der Fragebogen zugestellt, die an die Archive versandt worden waren. Das Zitat stammt aus der Antwort des Stadtarchivs Schaffhausen, verfasst von Hans Bölsterli.

¹ Die folgenden Ausführungen beruhen auf den Referaten, die anlässlich einer Tagung des europäischen Vereins für Bankgeschichte gehalten wurden. Vgl. European Association for Banking History e. V. (Hg.), *The situation of bank archives in west European countries*. Lectures held on February 28/March 1, 1991, Frankfurt am Main 1992.

Schätze in ihren Kellern schlummerten. Gleichzeitig stieg aber auch das öffentliche Interesse für Bankgeschichte, und zwar interessanterweise nicht nur das wissenschaftliche, sondern auch dasjenige von Schulen, Hobbyhistorikern usw. Am entscheidendsten war aber vielleicht das erwachte betriebsinterne Interesse. Inzwischen beantworten die englischen Bankarchive mehrheitlich interne Anfragen. Diese haben eine weite Bandbreite: Sie reichen von Anfragen im Zusammenhang mit Jubiläen bis zur Zusammenstellung von historischen Informationen bei strategischen Entscheidungen des Top-Managements. Die angesprochenen Entwicklungen haben dazu geführt, dass sich die Zahl der in englischen Bankarchiven beschäftigten Personen verachtfacht hat. Relativ ist das zwar eine beeindruckende Zunahme, absolut gesehen sind aber 40 Stellen, vor allem wenn man sie in Relation zu den im Banksektor Beschäftigten stellt, immer noch eine äusserst bescheidene Zahl.

Die Spitzenstellung, was Anzahl Bankarchive und Bankarchivare anbelangt, nimmt nicht England, sondern Italien ein. Neben der Zentralbank, die als staatliche Institution wie in allen europäischen Ländern über ein öffentlich zugängliches Archiv verfügt, unterhalten auch die drei grössten italienischen Banken seit der zweiten Hälfte der achtziger Jahre ein Archiv. Soweit wir das beurteilen können, ist die Banca Commerciale Italiana von den italienischen Banken am aktivsten. Sie hat bereits einen grossen Teil ihrer Archivalien EDV-mässig erfasst und auch schon mehrere ihrer Inventare publiziert. Zurzeit lässt sie aus Anlass ihres 100-Jahr-Jubiläums eine Festschrift schreiben, auf die wir angesichts des gut ausgebauten Archivs gespannt sein dürfen. Aber auch die Archive der beiden anderen Grossbanken umfassen mehrere hundert Laufmeter. Viele kleinere Banken, deren Geschichte zum Teil bis ins 17. Jahrhundert, im Falle der Banco di Napoli sogar ins 16. Jahrhundert zurückreicht, haben ein ausgebautes Archivwesen.

Bedeutend schlechter ist die Situation dagegen in Frankreich. Nach unsern Informationen ist neben der Banque de France nur noch gerade eine Bank ernsthaft mit dem Aufbau eines Archivs beschäftigt (Caisse des Dépôts et Consignations), und fünf weitere Banken (Crédit Agricole, Paribas, Crédit Lyonnais, Compagnie Bancaire und Indosuez) haben wenigstens erste Schritte unternommen. Zu Beginn der achtziger Jahre hatten in Spanien verschiedene Banken die Absicht, ein Archiv aufzubauen. Mit Ausnahme der spanischen Zentralbank ist es jedoch keinem dieser Institute gelungen, seine Pläne in die Praxis umzusetzen. Der Hauptgrund für diesen Misserfolg ist im starken Strukturwandel des Bankenplatzes Spanien in den achtziger Jahren zu sehen.

Die belgischen Banken haben in der Regel ein historisches Archiv, wobei diese allem Anschein nach nicht sehr professionell geführt werden. So gibt es kaum

Spezialisten, die sich vollumfänglich mit dem Archiv befassen können, und die Aktenbestände sind, von wenigen Ausnahmen abgesehen, nicht katalogisiert. Besser sieht es bei den holländischen Banken aus, die entweder spezialisierte Archivare beschäftigen oder ihr Archivgut öffentlichen Archiven übergeben. Im 1988 publizierten Leitfaden «Deutsche Wirtschaftsarchive» sind zwar 498 Bankarchive und 158 Vollzeit-Bankarchivare verzeichnet; diese Zahlen täuschen aber über die tatsächlichen Verhältnisse hinweg. Die überwiegende Mehrheit dieser sogenannten Archive besteht nämlich nur aus einer mehr oder weniger zufällig entstandenen Sammlung, die weder geordnet noch inventarisiert ist. Ein weiterer Teil der deutschen Bankarchive wird im Nebenamt mehr schlecht als recht betreut. Professionell geführte Archive haben neben der Deutschen Bundesbank nur gerade die Deutsche Bank, die ein Archiv von 3000 Laufmetern besitzt, die Commerzbank, die Bayerische Hypotheken- und Wechsel-Bank, die Bayerische Vereinsbank und die Oppenheim Bank. Daneben gibt es noch den besonders für die anwesenden Vertreter von staatlichen Archiven interessanten Fall von zwei alten deutschen Banken, die ihre Archive in die Obhut staatlicher Archive gegeben haben. Es handelt sich dabei um das Bankhaus Gebrüder Bethmann (gegründet 1709) und die Bank Joh. Berenberg, Gossler & Co., die 1590 gegründet wurde und damit die älteste deutsche Bank ist.

Wie es um die Bankarchive der anderen europäischen Länder, insbesondere Skandinaviens, bestellt ist, darüber sind wir nicht informiert.

Nach diesem kleinen Tour d'horizon möchten wir noch auf die Gründe eingehen, die unserer Meinung nach für den insgesamt doch eher bedenklich stimmenden Zustand der europäischen Bankarchive verantwortlich sind. Dabei ist es vielleicht ganz nützlich, wenn wir die Voraussetzungen der Bankarchive mit denjenigen der staatlichen Archive vergleichen.

Der wohl entscheidende Unterschied besteht in der gesetzlichen Archivierungspflicht, die es für Banken im Gegensatz zu den staatlichen Archiven nicht gibt. Von Gesetzes wegen werden Banken in erster Linie dazu angehalten, kundenbezogene Dokumente aufzubewahren, und zwar zeitlich befristet. In der Schweiz beträgt diese Frist für gewisse Dokumente maximal 10 Jahre. Wie es diesbezüglich in den anderen europäischen Ländern aussieht, wissen wir nicht, wir nehmen jedoch an, dass dort ähnliche Vorschriften bestehen.

Der zweite wichtige Unterschied zu den staatlichen Archiven besteht in der ressourcenmässigen Dotierung. Die meisten Bankarchive haben mit einem Personalbestand von 2 bis 3 Stellen auszukommen – und dies, obwohl sie nicht selten Bankinstituten angehören, die 20 000 Mitarbeiter und mehr beschäftigen. Damit haben sie eine Grösse, die sich mit der Stadtverwaltung von Zürich vergleichen lässt. Die Stadt Zürich beschäftigt zurzeit ungefähr 24 000 Personen, miteingerechnet ein

nicht unbedeutender Teil von Angestellten, wie zum Beispiel die Tramchauffeure oder die Leute von der Müllabfuhr, die keine archivierungswürdigen Dokumente produzieren. Dem Stadtarchiv stehen für die Bewältigung der von der Verwaltung produzierten Dokumente nicht wie bei Banken mit vergleichbarem Personalbestand 2 bis 3, sondern 9,8 Vollzeitstellen zur Verfügung.

Die europäischen Bankarchive lassen sich also mit staatlichen Archiven, was ihre ressourcenmässige Dotierung, ihre Aufbewahrungspflicht, aber auch ihr Alter anbelangt, kaum vergleichen. Vor allem dem Altersunterschied messen wir eine grosse Bedeutung zu. Für die meisten Bankarchivare stellt sich das Problem, dass sie ein Archiv für eine Organisation aufbauen müssen, die schon voll ausgebaut ist, laufend eine Flut von Dokumenten produziert und oft über eine weltweite Präsenz verfügt, wogegen die staatlichen Archive auf eine langjährige Geschichte zurückblicken können, während welcher sie zusammen mit ihrer Verwaltung wachsen und Erfahrungen sammeln konnten.

Angesichts der erwähnten Probleme erstaunt es vielleicht weniger, warum es in Europa nur so wenige Bankarchive gibt, die diesen Namen auch verdienen. Es werden aber auch die Unterschiede zu den öffentlichen Archiven klar. Diese Unterschiede haben auch Auswirkungen auf die Arbeit des Bankarchivars. Nicht nur muss er zuerst herausfinden, was an alten Akten noch vorhanden ist; eine seiner wichtigsten Aufgaben während der Aufbauphase des Archivs besteht auch in der Erarbeitung von Kriterien für die Beurteilung der Archivierungswürdigkeit von Dokumenten. Was schliesslich die allgemeine Situation im Bankarchivwesen der Schweiz betrifft, so ist es leider so, dass sich unsere Situation eher mit derjenigen in Spanien und Belgien vergleichen lässt als mit derjenigen in England und in Italien. Das ist natürlich um so bedauerlicher, als der Finanzplatz Schweiz nicht nur national, sondern auch international schon seit längerer Zeit von grosser Bedeutung ist. Heute hat die Schweiz nach New York, Tokio und London immerhin den viertgrössten Finanzplatz der Welt. Die schwierige Archivsituation hat dazu geführt, dass es, abgesehen von einzelnen gelungenen Festschriften, praktisch keine seriösen historischen Arbeiten über die Schweizer Banken gibt. Um diesen unbefriedigenden Zustand zu ändern, wurde im Sommer 1990 von den Schweizer Grossbanken, der Zürcher Kantonalbank sowie der Bank Vontobel ein Verein für Bankgeschichte gegründet. Dieser Verein hat sich die «Förderung einer systematischen und langfristigen ausgerichteten bankhistorischen Forschung» zum Ziel gesetzt. Dabei waren sich die Initianten im klaren, dass ein funktionstüchtiges Archiv Voraussetzung für jede fundierte Beschäftigung mit Bankgeschichte ist. Der Verein hat daher den Schwerpunkt seiner Aktivitäten auf die Unterstützung der Banken beim Aufbau ihrer Archive gelegt. Auf Initiative des Vereins für Bankgeschichte

haben die SBG und die SKA mit dem Aufbau von Archiven begonnen, die in Zukunft als Referenzarchive für andere Banken dienen können.

Wir werden nun schildern, welche Erfahrungen wir in diesem knappen Jahr, seit wir mit dem Archivaufbau begonnen haben, gesammelt haben. Wenn Sie dabei von uns erwarten, dass wir Ihnen nun zeigen können, wie wir das Problem des Umgangs mit alten Akten bei der SKA gelöst haben, so müssen wir Sie enttäuschen. Obwohl seit 1972 ein Beschluss der Geschäftsleitung vorliegt, der ausführt, dass ein zentrales Firmenarchiv eingerichtet werden soll, war ein solches bis vor kurzem bei der SKA weitgehend inexistent. Ein erster Fortschritt konnte mittlerweile insofern realisiert werden, als man sich bewusst geworden ist, dass etwas geschehen muss. Deshalb haben wir in einer ersten Phase zunächst einmal Ordnung in unseren Archivräumen geschaffen, in welchen bis anhin das dort aufbewahrte Material ungeordnet und unsachgemäss gelagert wurde. Anschliessend haben wir eine interne Arbeitsgruppe gebildet, die den Auftrag hat, dafür zu sorgen, dass unser Archivwesen funktionsfähig wird, konzeptionell ein entsprechendes Projekt zu erstellen und Varianten zu erarbeiten, die zeigen, wie wir zu einem späteren Zeitpunkt konkret vorgehen könnten. Dabei beschränkt sich unser Auftrag nicht nur auf den Umgang mit altem Aktenmaterial. Wir werden auch ein Konzept erstellen, das uns zeigen soll, welche der heute laufend produzierten Akten inskünftig archiviert werden sollen, so dass wir in zehn Jahren uns nicht wieder am selben Ort befinden, wo wir heute sind. Dieses Projekt befindet sich zurzeit in der Phase der Konzepterstellung.

Mit den getroffenen Massnahmen sind unsere Probleme jedoch noch lange nicht gelöst. Worin diese konkret bestanden, mag folgendes Beispiel vor Augen führen: Vor rund einem Jahr traf bei der SKA ein Gesuch von Professor Peter Hertner aus Italien ein, mit welchem er sich nach dem Vorhandensein unserer Verwaltungsratsprotokolle aus der Zeit der Jahrhundertwende erkundigte. Ob die Protokolle aus dieser Zeit noch vorhanden waren, wusste bei uns niemand, so dass wir uns in den Keller begeben mussten, der dem Sekretariat des Verwaltungsrates als Ablage dient, wo wir sie in einem Panzerschrank vorfanden, lückenlos seit 1856 aufbewahrt. Somit wurde für jedermann klar, dass wir a) nicht einmal wussten, was an zentral wichtigen alten Akten überhaupt noch vorhanden war, und b) dass auch keine Übersicht bestand, wer welche Dokumente wo archivierte. Angesichts dieser Verhältnisse entschlossen wir uns, folgendermassen vorzugehen:

Wir unternahmen eine bankinterne Tournee und besuchten die Leiter der wichtigsten Ressorts am Hauptsitz sowie die wichtigsten, seit langem bestehenden Filialen, um mit gezielten Fragen herauszufinden, was sich an alten Dokumenten noch vorfinden lässt. Nicht überall empfing man uns mit offenen Armen. Ich erwähne dies, damit Sie sehen können, dass der Bankar-

chivar eben auch bankintern Aufklärungsarbeit zu leisten hat, denn nur allzuoft wird das Wort Archiv mit Staub oder Patina in Verbindung gebracht. Schliesslich gelang es uns jedoch, Verständnis zu wecken und die meisten unserer Gesprächspartner für unsere Sache zu gewinnen, so dass wir auf sehr interessante und wertvolle Unterlagen stiessen. Erwähnen möchten wir neben den Verwaltungsratsprotokollen vor allem die Protokolle der Finanzkommission und die Verwaltungsratsprotokolle der Bank in Glarus von 1853 bis 1917, dem Jahr der Übernahme durch die SKA, und wir wissen mittlerweile auch, was nicht vorhanden ist. Korrespondenz aus den Gründerjahren gibt es nur äusserst spärlich, und wer nach Protokollen der GD sucht, darf sich keinen Illusionen hingeben: Die Sitzungen der Geschäftsleitung werden erst seit 1976 protokollarisch festgehalten. Haben wir somit die Phase des Fact finding weitgehend abgeschlossen, so will dies nicht heissen, dass wir uns nun auf unseren ersten bescheidenen Lorbeeren zur Ruhe setzen können. Die eigentliche Arbeit steht uns noch bevor: Dokumente aufzufinden, sicherzustellen und anschliessend zu erschliessen ist nur der erste Schritt. Unsere Tätigkeit als Bankarchivare kann ja nur dann sinnvoll und nützlich sein, wenn wir der Firmenleitung zeigen, wie die Bank mit dem Archivgut umgehen soll und welcher Nutzen sich konkret erzielen lässt. Unserer Meinung nach lassen sich drei Handlungsebenen aufzeigen: Zunächst einmal müssen wir lernen, unsere historischen Akten zu analysieren, so dass wir wissen, welche Art von Informationen sie enthalten. Wir wissen heute, dass in den SKA-Verwaltungsratsprotokollen des 19. Jahrhunderts Informationen zu finden sind, die man dort nie vermuten würde. Dies ist darauf zurückzuführen, dass dieses Gremium sich früher viel stärker als heute mit operativen Geschäften befasste. Heute weiss dies jedoch kaum noch jemand, was dazu führt, dass die Vergangenheit oft nur schwer rekonstruierbar ist; dass diese rekonstruierbar wird, liegt übrigens nicht nur im Interesse der Historiker. Dies mag ein weiteres Beispiel zeigen. So hatte die Kreditanstalt kürzlich die Gelegenheit, im Rahmen der deutschen Vereinigung Forderungen betreffend Beteiligungen oder Engagements in den Gebieten der früheren DDR aus der Zeit vor der Verstaatlichung geltend zu machen. Das zuständige Ressort verfügte über keine entsprechenden Unterlagen und konnte deshalb nichts unternehmen. Wir sind jedoch sicher, dass man fündig geworden wäre, wenn man die Verwaltungsratsprotokolle und die Protokolle der Finanzkommission konsultiert hätte. Nur kam niemand auf die Idee. Sodann muss die Frage geklärt werden, wie die alten Akten ressourcenmässig optimal aufbewahrt werden können. Denkbar sind sowohl zentrale als auch dezentrale Lösungsansätze. Wofür man sich entscheiden wird, hängt weitgehend von den vorhandenen Akten und den zur Verfügung stehenden Mitteln ab. Auch hier gilt: Patentrezepte gibt es keine.

Wie sich dereinst die vorgefundenen Akten nutzen lassen, auf diese Thematik möchten wir hier nur am Rande eingehen. Dass man Bankgeschichte PR-mässig verwenden kann, dürfte bekannt sein. Näheres zu diesem Thema finden Sie vor allem in Aufsätzen des Chefarchivars der Deutschen Bank, Prof. Dr. M. Pohl. Dass Bankarchive auch der Forschung dienen können, muss ich wohl nicht eigens hervorheben, und dass sich in diesem Punkt durchaus auch Probleme ergeben können, dürfte für Sie ebenfalls nichts Neues sein. Hier zeigt sich ein weiteres Mal, dass sich das Bankarchiv Sachzwängen zu fügen hat, die eine Vergleichbarkeit mit Staatsarchiven nur beschränkt zulassen. Es ist klar, dass sich für die Banken bei der Problematik des Zugangs zu ihren Archiven Fragen ergeben, die besonders aufmerksam abzuklären sind; zu bedenken ist vor allem an das Spannungsfeld zwischen dem Schutz der Kundeninteressen und dem Willen, eine aktive Öffentlichkeitsarbeit zu betreiben und den Dialog mit der Umwelt zu suchen. Dass wir einerseits unsere Daten nicht jedermann zugänglich machen können, dürfte einleuchtend sein; andererseits kann dadurch, dass wir alle unsere Akten, das heisst auch diejenigen, die sich auf das 19. Jahrhundert beziehen, für immer und ewig unter Verschluss halten, das Problem ebenfalls nicht gelöst werden. Wie lässt sich hier vorgehen? Um in diesem Bereich über mehr Klarheit zu verfügen, hat der Verein für Bankgeschichte ein Rechtsgutachten in Auftrag gegeben, dass die hängigen Fragen klären soll und binnen kurzem schriftlich vorliegen wird. Wie auch immer es konkret ausfallen wird – schon die Tatsache allein, dass man in diesem Bereiche etwas unternimmt, zeigt, dass das Bankarchivwesen heute aus seinem langen Dornröschenschlaf zu erwachen beginnt, und wir glauben auch, dass Möglichkeiten der Zusammenarbeit zwischen staatlichen und Bankarchiven – bei allen Grenzen, die, wie wir soeben gezeigt haben, vorhanden sind – das Ihre dazu beitragen können, den aufgetretenen Schwung nicht erlahmen zu lassen. Wir können gegenseitig von unserem Know-how profitieren. So haben wir in unserem Archiv kürzlich Baupläne des Griederhauses in Zürich gefunden, und zwar wurden wir von unserer Liegenschaftsabteilung darauf aufmerksam gemacht, die im Rahmen einer Zügelaktion ihr Gebäuderäumen musste und wusste, dass man uns für historische Fragen konsultieren kann. Wir nahmen die Pläne entgegen, aber da wir nur Historiker sind, erachteten wir uns in diesem Falle für nicht genügend kompetent und wandten uns deshalb an den Spezialisten, das heisst an das Baugeschichtliche Archiv der Stadt Zürich, dessen Verantwortliche uns erklärten, dass es sich hier um äusserst wertvolle architekturgeschichtliche Fundstücke handelt, und uns bat, in Ermangelung staatlicher Ressourcen diese Pläne einstweilen bei uns zu archivieren. Auch bat man uns, sollte sich jemand für die Bearbeitung dieser Pläne interessieren, diese zur Verfügung zu stellen. Auf diese Weise konnte ein Kontakt geknüpft

werden, der beiden Seiten wertvolle Impulse vermitteln wird und uns in den Bemühungen, Geschichte der Nachwelt zu erhalten, gemeinsam weiterbringen wird. Dabei sind wir der Auffassung, dass dieser Dialog inskünftig noch vermehrt systematisch gesucht werden muss und er nicht dem Zufall überlassen werden darf.

Anschrift des Autors:

P. Halbeisen
SKA
Postfach 590
8021 Zürich

Das Wirtschaftsarchiv Baden-Württemberg: Organisation, Arbeitsweise und Erfahrungen

Gert Kollmer-v. Oheim Loup

Der Autor führt uns ein in das Wirtschaftsarchiv Baden-Württembergs, das seinen Sitz in Stuttgart hat und das 1980 von den Industrie- und Handelskammern zusammen mit der Landesregierung gegründet wurde. Diese Institution, eine Gründung privaten Rechts, sammelt wirtschaftliche Archivalien und stellt diese für Recherchen zur Verfügung. Das Archiv hat einen wissenschaftlichen Auftrag, weil es die historische Forschung im Bereich der Wirtschaft fördert. Anschliessend werden die juristischen und finanziellen Aspekte erörtert. Darauf werden die Kompetenzen (Schriftgutflege der Privatwirtschaft und zentrales Archiv der Wirtschafts- und Handelskammer) diskutiert. Der zweite Teil des Beitrags erörtert gebräuchliche Arbeitsmethoden und beschreibt das Funktionieren der Institution in allen Einzelheiten.

L'auteur nous fait découvrir les Archives économiques du Baden-Württemberg, sises à Stuttgart et créées en 1980 par la Chambre de commerce et d'industrie et par le gouvernement de ce Land allemand. Cette institution, fondation de droit privé, recueille les archives des milieux économiques, les tient à disposition pour la recherche. Elle a une mission scientifique, puisqu'elle encourage la recherche historique dans le domaine de l'économie. Les aspects juridiques et financiers sont ensuite abordés, avant que ses compétences (Schriftgutflege de l'économie privée et archives centrales de la Chambre de commerce et d'industrie) ne soient discutées. La seconde partie de la contribution aborde les méthodes de travail en usage et décrit le fonctionnement de l'institution dans tous ses détails.

L'autore ci fa scoprire gli Archivi economici del Baden-Württemberg, che si trovano a Stoccarda e sono stati creati nel 1980 dalla Camera di commercio e dell'industria e dal Governo di questo Land tedesco. Questa istituzione - fondazione di diritto privato - raccoglie gli archivi degli ambienti economici, li tiene a disposizione per la ricerca. Compie una missione scientifica, poiché incoraggia la ricerca storica nel settore dell'economia. Gli aspetti giuridici e finanziari sono in seguito affrontati prima che vengano discusse le sue competenze (Schriftgutflege dell'economia privata e archivi centrali della Camera di commercio e dell'industria). La seconda parte del contributo affronta i metodi di lavoro in uso e descrive il funzionamento dell'istituto in tutti i suoi dettagli.

INEU! ARCHIVAR 5.1 INEU!

Das von Praktiker professionell entwickelte PC-Programm zur Erschliessung und Verwaltung von Dokumenten wie Akten, Büchern, Karten, Fotos, Nachlässen ... bietet u.a.:

- ** Datenerfassung mittels anpassungsfähiger Maske (unterteilbare Klassifikationsnummer, 4 Register, Sperrfristen, Aussonderungsfristen, Transferregister, Verweise, Kommentare, usw.)
- ** Umfangreiche Arbeitserleichterungen: Automatisierte Übernahme in die Register, Online-Menü für ständig benötigte Funktionen, automatischer Wortumbruch, freie Funktionstastenbelegung, usw.
- ** Online-Verwaltung von laufenden Beständen und erweiterbaren Archiven unter verschiedenen Systematiken.
- ** Schnellste Abfragen und Recherchen u.a. über verknüpfte Turbo-Textrecherche und verknüpfte Volltextrecherche.
- ** Vollautomatische, komplette Erstellung von Findbüchern durch Sofort-Sortierung.
- ** Datenexport über ASCII Schnittstelle, Datenimport über vorformatierte Dateien.
- ** Daten- und Kopierschutz über Crypto-Box.
- ** Beste Datensicherheit auch bei grossen Beständen durch Programmierung mit der potenten Datenbanksprache CLIPPER.
- ** Echte Netzwerkfähigkeit (Record-Looking).

Fordern Sie unsere ausführliche Leistungsbeschreibung mit Preisliste an !!

GENERALVERTRETUNG IN DER SCHWEIZ:

Eberle + Warth, Archivorganisation/Archivsoftware, Dietschwil,
CH-9533 Kirchberg Tel. 073/312221 Fax 073/313030

1. Gründung

«Es schiene geraten, dass man persönliche Erinnerungen, Daten und Materialien, die als Beiträge zu einer Wirtschaftsgeschichte dienen können, sammelt, um sie vor dem Untergang zu sichern und damit zugleich vor Augen zu führen, wie bei dem Emporkommen unserer Industrie nicht das Kapital das Ausschlaggebende war, sondern die Persönlichkeit des Unternehmers. Wenn wir irgendein Gebiet der Wirtschaftsgeschichte zu bearbeiten versuchen, fehlt uns fast durchgehend vorbereitetes Material. Sucht man für die Erfassung aus der amtlichen Berufs- und Gewerbebezählung greifbare statistische Zahlen zu gewinnen, so steht man ratlos da.»

Mit diesen Worten empfahl der Syndikus der Handelskammer Stuttgart, Professor Huber, bereits 1901 die Gründung eines südwestdeutschen Wirtschaftsarchivs. Zwei Kriege, Inflationen und die Zeit des Wiederaufbaus haben die Verwirklichung dieses Planes verzögert. Fast acht Jahrzehnte später gelang dann den Industrie- und Handelskammern und der Landesregierung 1980 an der Universität Hohenheim die Errichtung eines regionalen Wirtschaftsarchivs für das Land Baden-Württemberg.

2. Aufgaben

Diese zentrale, wissenschaftlich arbeitende Einrichtung sammelt Schriftgut der Wirtschaft und macht es für Forschung und Öffentlichkeit zugänglich.

Besonders die Schriftgutüberlieferung im Bereich der Wirtschaft hat in Baden-Württemberg stark gelitten. Enorme Verluste durch Kriegsereignisse und Strukturveränderungen oder organisatorische Massnahmen, aber auch durch Vernachlässigung, Unkenntnis und Kostenüberlegungen wurde bereits vor 1980 viel unersetzliches Quellenmaterial für immer vernichtet. So war es in der Tat eine dringende Notwendigkeit geworden, ein zentrales Sammelbecken für archivwürdiges Schriftgut der Wirtschaft zu schaffen, um nicht innerhalb der für den baden-württembergischen Raum typischen mittelständischen Wirtschaft einen geschichtslosen Zustand eintreten zu lassen. Dies ist vor allem unter dem Aspekt besonders dringend, dass eine Parallelüberlieferung zur Unternehmensgeschichte im staatlichen und kommunalen Archivbereich zur Unternehmensgeschichte nicht vorhanden ist, da durch Kriegseinwirkungen nahezu das gesamte Schriftgut der Ministerien und Oberbehörden der Wirtschaft vernichtet wurde. Zudem hat man erkannt, dass die staatliche und kommunale Überlieferung nur ausschnitthaft betriebswirtschaftliche Vorgänge, wie zum Beispiel Bauangelegenheiten und Wasserrechte, dokumentiert. Es gab also bis 1980 keine Stelle in Baden-Württemberg, die das unternehmenshistorische Quellenmaterial aufnahm, wirtschafts- und sozialgeschichtliche Untersuchungen konnten nur schwer oder überhaupt nicht durchgeführt werden.

Neben der Archivpflege hat das Wirtschaftsarchiv auch eine wissenschaftliche Aufgabe. In enger Zusammenarbeit mit den Universitäten des Landes soll gleichzeitig die Kontaktaufnahme und der Dialog zwischen Wissenschaftlern und historisch Interessierten aus dem Bereich der Wirtschaft initiiert werden. Eine der wichtigsten Aufgaben ist es dabei, das Interesse der Wirtschaft an ihren eigenen historischen Unterlagen mit den wirtschaftshistorischen Interessen der Forschung in Übereinstimmung zu bringen.

Das Archiv gibt seit 1983 eine Schriftenreihe mit dem Titel «Beiträge zur südwestdeutschen Wirtschafts- und

Sozialgeschichte» heraus, die sich als einzige in der regionalen Landesgeschichtsschreibung mit wirtschafts- und sozialhistorischen Themen beschäftigt. Seit 1980 sind 15 Doktorarbeiten und Habilitationsschriften zu einschlägigen Themenbereichen herausgegeben worden.

Der Sitz des Archivs ist das Schloss Hohenheim, wo sich Büro- und Magazinräume befinden. Gleichzeitig ist das Wirtschaftsarchiv durch die Universität Hohenheim in die Forschung miteingebettet. Zum einen gibt es an der Universität einen Lehrstuhl für Wirtschafts- und Sozialgeschichte, zum anderen vertritt der Leiter des Archivs in der wirtschafts- und sozialwissenschaftlichen Fakultät den Lehrbereich für süddeutsche Wirtschafts- und Sozialgeschichte durch Seminare und Vorlesungen.

Das Wirtschaftsarchiv Baden-Württemberg gehört zu den jüngeren Einrichtungen in der Bundesrepublik. Die ältesten befinden sich in Nordrhein-Westfalen: das Wirtschaftsarchiv zu Köln ist über 80 Jahre alt, und das rheinisch-westfälische Wirtschaftsarchiv in Dortmund feierte 1991 sein 50jähriges Jubiläum. So existieren in Nordrhein-Westfalen zwei regionale Wirtschaftsarchive. Das Wirtschaftsarchiv Baden-Württemberg ist das erste regionale Wirtschaftsarchiv, das für ein gesamtes Bundesland zuständig ist. Es steht zeitlich am Beginn einer neuen Gründungswelle. Zehn Jahre nach Baden-Württemberg erfolgte 1986 eine Gründung in Bayern, zuständig für München und Oberbayern. 1992 folgte Hessen und 1993 auf Initiative der IHK Leipzig Sachsen, das erste in den neuen Bundesländern.

3. Die juristische Grundlage

Das Wirtschaftsarchiv Baden-Württemberg führt den Namen «Stiftung Wirtschaftsarchiv Baden-Württemberg» und ist in seiner Rechtsform eine Stiftung des privaten Rechts, wobei in neuester Zeit über eine Änderung in eine Stiftung des öffentlichen Rechts nachgedacht wird. Die Stiftungsorgane bestehen aus einem Vorstand, einem Kuratorium und einem Wissenschaftlichen Beirat. Allein der Vorstand entscheidet über die Finanzen des Archivs. Er setzt sich aus einem Vorsitzenden, seinem Stellvertreter und sechs weiteren Mitgliedern zusammen. Den Vorsitzenden sowie seinen Stellvertreter stellt die Arbeitsgemeinschaft der Industrie- und Handelskammern in Baden-Württemberg, vertreten durch die Industrie- und Handelskammer Stuttgart, die auch das Vorschlagsrecht für zwei weitere Vorstandsmitglieder hat. Der Ministerpräsident des Landes Baden-Württemberg beruft ebenfalls ein Vorstandsmitglied. Es handelt sich dabei um den amtierenden Wissenschaftsminister. Das Übergewicht der Industrie- und Handelskammern gründet auf dem Gedanken, der Wirtschaft von vornherein die nötige Vertrauensbasis anzubieten. Ferner gewährleisten die

Kammern den erforderlichen Kontakt zur privaten Wirtschaft des Landes, ohne den ein gutes Gelingen der gesteckten Ziele und Aufgaben nicht zu erreichen ist. Der Vorstand verwaltet das Stiftungsvermögen, stellt den Haushaltsplan fest, entscheidet über Einstellung des Archivpersonals und die Geschäftsordnung und bestimmt die Zahl, Berufung und Abberufung der Mitglieder des Kuratoriums und des Wissenschaftlichen Beirates.

Dem Kuratorium gehören Führungskräfte aus Politik, Verwaltung, Kirche, Wissenschaft und Wirtschaft an. Eine breite Streuung von Persönlichkeiten des öffentlichen Lebens sollen den Vorstand bei der Durchführung vielfältiger Aufgaben unterstützen. Vorsitzender des Kuratoriums ist der Präsident des Landtages von Baden-Württemberg, sein Stellvertreter ist der stellvertretende Landtagspräsident.

Der Wissenschaftliche Beirat besteht aus den Inhabern der Lehrstühle für Wirtschafts- und Sozialgeschichte des Landes und soll das Archiv in wissenschaftlichen Fragen beraten und Studenten und Wissenschaftler zur Auswertung des im Wirtschaftsarchiv lagernden Quellenmaterials für wissenschaftliche Arbeiten gewinnen. Die Personalkonstellation in den Gremien hat sich als sehr vorteilhaft erwiesen, da so Persönlichkeiten aus Politik und Wirtschaft das Archiv bei Finanz- und Raumfragen unterstützen können. Zudem ergibt die hochrangige Besetzung der Gremien einen positiven psychologischen Effekt bei der Akquisition der Bestände. Ein weiterer Vorteil ist, dass die allgemein beschwerlichen Instanzwege von einer Unterbehörde bis hinauf zum Ministerium umgangen werden können.

Minister und Landtagspräsident bestimmen selbst über alle wichtige Fragen in den Gremien mit.

4. Finanzen und Personal

Der Etat des Wirtschaftsarchivs für die laufenden Kosten setzt sich zusammen aus Mitteln der baden-württembergischen Industrie- und Handelskammern und dem Land Baden-Württemberg. Der Beitrag der Kammern wird nach einem Schlüssel aufgeteilt, der der Leistungsfähigkeit der einzelnen Kammern entspricht. Das Wirtschaftsarchiv verfügt derzeit über vier wissenschaftliche Stellen. Zur Ausbildung der wissenschaftlichen Mitarbeiter sei angemerkt, dass es sich um Wirtschafts- und Sozialhistoriker mit dem Studium der Volks- und Betriebswirtschaft oder Historiker handelt. Darüber hinaus arbeiten im Wirtschaftsarchiv ein Restaurator und Buchbinder und eine Sekretärin. Neben diesen hauptamtlichen Mitarbeitern hat das Archiv derzeit zwei weitere zeitlich befristete Mitarbeiter. Diese werden teilweise von den Firmen mitfinanziert, deren Archivgut sie erschliessen. Die Aufarbeitung erfolgt in den Räumen und in der Kompetenz des Archivs. Die auf diese Weise erschlossenen Unternehmensarchive ver-

bleiben nach Beendigung der Erschließung im Wirtschaftsarchiv und stehen der Forschung zur Verfügung. Zusätzlich können kurzfristige Werkverträge aus Spendengeldern vergeben werden. Die Bibliothek, die derzeit ungefähr 40 000 Bände umfasst, wird von einer Bibliothekarin an einem Tag in der Woche betreut.

5. Zuständigkeit und Landesarchivgesetz

Betrachten wir nun die Zuständigkeiten bzw. die einschlägigen gesetzlichen Bestimmungen im Landesarchivgesetz Baden-Württemberg. Das Wirtschaftsarchiv hat eine Doppelfunktion:

1. Es ist flächendeckend für das Land Baden-Württemberg, zuständig für die Schriftgutpflege der Privatwirtschaft.
2. Es ist Zentralarchiv für die baden-württembergischen Industrie- und Handelskammern.

In der Privatwirtschaft gibt es keine gesetzlichen Regelungen und Bestimmungen, die sie zu irgendwelcher Archivierung oder Archivabgabe an öffentliche Stellen veranlassen können. Was hier auf archivpflegerischer Seite geschieht, erfolgt freiwillig und ist Ergebnis der Überzeugungsarbeit des Wirtschaftsarchivs. Eine Regelung besteht nur in einer klaren Kompetenzabgrenzung mit dem staatlichen Archivbereich.

Allerdings regelt das baden-württembergische Archivgesetz durch eine Zusatzbestimmung, dass im Bereich des Archivwesens die Landesarchivdirektion als Landesoberbehörde für Schriftgut die Funktion des Landesdenkmalamtes einnehmen kann. Dieser zunächst unbedeutend wirkende Zusatz kann aber in besonderen Fällen wichtig werden. Nämlich dann, wenn eine Firma ein für das Land kulturgeschichtlich wertvolles Archiv besitzt, diesem keinerlei Pflege zukommen lässt oder es vernichten will. In diesen Fällen kann bei der Landesarchivdirektion der Antrag gestellt werden, ein Firmenarchiv unter Denkmalschutz zu stellen.

Bei den Industrie- und Handelskammerarchiven, die der öffentlichen Verwaltung gleichgestellt sind, ist die Archivierung durch das baden-württembergische Landesarchivgesetz geregelt. Voraussetzung, dass dieses Kammerschriftgut zum Wirtschaftsarchiv gelangt, ist, dass das Wirtschaftsarchiv archivfachlichen Ansprüchen genügt. Die Feststellung darüber trifft die Landesarchivdirektion Baden-Württemberg.

Eine noch offene Frage, die zukünftig gelöst werden muss, besteht in der Aufnahme von Archiven aus anderen öffentlichen Wirtschaftseinrichtungen wie zum Beispiel Verbände, Handwerkskammern, Steuerberaterkammern usw. Da das Archivgesetz in seiner endgültigen Fassung erst im März 1990 verabschiedet wurde, befindet man sich derzeit noch in der Phase der Erkundung, um sich einen Gesamtüberblick über das vorhandene Schriftgut in diesen Bereichen zu verschaffen.

6. Arbeitsweise

6.1 Akquisition

Die wichtigste Aufgabe des Archivs besteht in der Akquisition und besonders darin, bei Konkursfällen und Liquidationen rechtzeitig zur Stelle zu sein, das heisst eine gewisse Feuerwehrfunktion zu übernehmen. Solche Fälle haben immer Priorität, da rasch gehandelt werden muss, sonst ist das Schriftgut für immer vernichtet. Das Wirtschaftsarchiv arbeitet deshalb sehr eng mit den wichtigsten Konkursverwaltern des Landes zusammen. Durch langjährige Kontakte informieren die grossen Konkursverwalter das Wirtschaftsarchiv teilweise von sich aus. Darüber hinaus wird die Wirtschaftslage mit Hilfe der Industrie- und Handelskammern sowie einschlägiger Veröffentlichungen und gesetzlicher Nachrichten beobachtet.

Auch um Archive von traditionsreichen Firmen, die sich nicht in Konkurs oder Liquidation befinden, bemüht sich das Wirtschaftsarchiv, oft unterstützt mit Empfehlungen der Industrie- und Handelskammern. Im Laufe der Jahre ist das Wirtschaftsarchiv im Lande bekannt geworden, so dass manches Unternehmen wegen der Übernahme seines Schriftgutes auf das Archiv zugeht. Die beste Reklame ist dabei eine gute, solide Archivarbeit und die Empfehlung renommierter Unternehmen und Manager. Dies setzt aber auch voraus, dass das Archiv gesellschaftlich in die Firmen-, Bank-, Verbands- und Behördenlandschaft eingebettet ist und die Mitarbeiter des Archivs an bestimmten gesellschaftlichen Veranstaltungen teilnehmen oder in Gremien anderer Institutionen sitzen.

Dagegen hat die Akquisition im Bereich der Industrie- und Handelskammern einen behördlichen Charakter und ist vergleichbar mit der Aktenübernahme in staatlichen Archiven. Auch dort werden Aktenpläne geführt, nach denen das Schriftgut registriert wird. Durch Registraturlisten, die zugleich Übernahmelisten sind, bieten die Kammern ihr Schriftgut an. Damit diese Arbeit fachgerecht bewerkstelligt werden kann, führt das Archiv sogenannte Verwaltungsleiter- und Registratoren-treffen durch, bei denen die Registratoren auf vorbereitende Aufgaben zur Aktenübernahme geschult werden und grundsätzlich die Sensibilität für archivistisches Schriftgut geweckt wird, was auch Übernahme und Kassation vereinfacht.

6.2 Kassation

Firmenarchive haben meist die Eigenschaft, keine Aktenpläne zu besitzen. In der Regel ist das Schriftgut ohne Systematik abgelegt, es besteht keine Zentralregistratur, jedes Sekretariat legt die wichtigsten Akten der Geschäftsleitung individuell ab, so dass von einer Kontinuität in der Archivierung firmenbezogener Unterlagen nicht ausgegangen werden kann. Ähnliches gilt für die Handakten des Managements. Über die Aufbewahrung entscheiden häufig völlig fachfremde Personen,

nicht selten Hausmeister, die Räume benötigen. Bei Konkursfällen verstärkt sich dieses Problem noch. Ferner ist es die Regel, dass die Firmen überhaupt nicht wissen, was Archiv bedeutet und was archivwürdig ist – die Unterscheidung zwischen Archiv und Bibliothek ist kaum bekannt. Die Firmen wissen oft nicht, welche Bestände sie besitzen. Viele vorbereitende Gespräche beginnen mit den Worten «Wir haben nichts». Oft stellt sich im nachhinein heraus, dass Hunderte von Metern Archivmaterial vorhanden sind.

Die Kassation ist bei umfangreichen Firmenbeständen besonders schwierig: Es gibt Firmen, die mehrere tausend Laufmeter Akten verwahren, wie zum Beispiel Auftragsmappen, Rechnungen, Versicherungspolice usw. Eine generelle Anleitung dazu kann nicht gegeben werden, da eine Entscheidung über den Umfang der Kassation von mehreren Faktoren abhängt, wie zum Beispiel Zusammensetzung des Bestandes, Alter der Akten, Branche oder regionaler Standort. Grundsätzlich gilt, dass Doppelüberlieferungen kassiert werden, wie zum Beispiel Rechnungen und andere Geschäftsvorfälle, die in zentralen Buchhaltungsunterlagen wie Hauptbücher oder Journale wieder auftauchen. Anders sieht es aus, wenn Hunderttausende von Auftragsakten, Fotos oder technischen Zeichnungen angeboten werden. Hier müssen individuell – am besten in Zusammenarbeit mit interessierten Firmenmitarbeitern – sinnvolle Auswahlkriterien erarbeitet werden. Vor allem im technischen Bereich, am häufigsten jedoch bei technischen Zeichnungen und Plänen ist sachkundiger Rat und langfristige Erfahrung von Firmeningenieurern bei Kassationsentscheidungen miteinzubeziehen. Grundsätzlich gilt, dass für jedes Unternehmen das Kassationskonzept individuell festgelegt wird. So wird zum Beispiel bei Banken, die, bedingt durch ihren zentralen Standort in Grossstädten wie Stuttgart oder Karlsruhe, meist hohe Kriegsverluste aufweisen, sicherlich ein anderer Kassationsmassstab angelegt werden müssen als bei vielen mittelständischen Textil- und metallverarbeitenden Unternehmen.

Leichter ist es bei den Industrie- und Handelskammern. Die Aktengruppen sind bekannt, die meisten Kammern haben ähnliche, in vielen Fällen sogar gleiche Aktenpläne. In der Regel lehrt die Erfahrung, welche Akten sich hinter den einzelnen Aktenplannummern verbergen, so dass eine Grobkassation bereits anhand von Auflistungen über die zur Disposition stehenden Akten durchgeführt werden kann. In unklaren Fällen werden die Akten selbstverständlich vor Ort eingesehen, bevor über die Kassation entschieden wird.

6.3 Erschliessung

Die gesamte Erschliessung erfolgt im Wirtschaftsarchiv seit etwa acht Jahren ausschliesslich mit Hilfe der elektronischen Datenverarbeitung. Jeder Arbeitsplatz ist mit einem PC mit entsprechend grosser Speicherkapazität ausgestattet. Dies bedeutet, dass jeder wissen-

schaftliche Mitarbeiter die Erschliessung selbst an seinem Computer vornimmt. Für alle Mitarbeiter gibt es einen zentralen Laserdrucker, dem alle PCs angeschlossen sind. Für Aussenarbeiten wird mit transportablen Laptops gearbeitet.

Die dazu dienende Software ist eine angepasste Version des dbase-Datenbank-Programms, das grosse Datenmengen verwalten kann. Das Wirtschaftsarchiv erstellt anhand der eingegebenen Beschreibungen der einzelnen Archivstücke Repertoiren. Da die Erarbeitung von Findbüchern mittels Computern geschieht, können sehr komfortable Stichwortverzeichnisse erstellt werden. Die Erschliessung erfolgt je nach Bestand in unterschiedlicher Intensität. Grundsätzlich gilt, dass eine ausführliche Erschliessung gemäss dem Standard der Staatlichen Archivverwaltung Baden-Württembergs vorgenommen wird. Da aufgrund der völlig ungeordneten Firmenarchive meist ohnehin eine Einzelblatt-Verzeichnung unerlässlich ist, wird in der Regel ausführlich erschlossen. Nur bei Massenakten, weniger wichtigen Archiven und bei einigen untergeordneten Aktengruppen wird von diesem Grundsatz abgewichen. Da bei Firmenarchiven kein Aktenplan besteht, muss für jedes Firmenarchiv nach der Erschliessung eine Gliederung erstellt werden. Dann werden die einzelnen Faszikel den Gliederungspunkten wie Geschäftsführung, Buchhaltung, Einkauf, Verkauf, Produktion usw. zugeordnet und über den Index Verweise erstellt. Jedes Repertorium erhält darüber hinaus ein Vorwort, in dem die Firmengeschichte mit knappen Worten skizziert wird. Bei unverzeichneten Beständen wird bei der Aktenübernahme in den Firmen eine provisorische Übergabeliste erstellt, die einen groben Anhaltspunkt über den Inhalt des Firmenarchivs bis zum Zeitpunkt der vollständigen Erschliessung gibt.

7. Benutzung

Grundsätzlich gilt: Jeder, der ein berechtigtes Interesse, ob wissenschaftlicher oder nichtwissenschaftlicher Art, nachweisen kann, darf Archivbestände nach Ablauf der Sperrfristen nutzen. Die Öffnungszeiten des Archivs entsprechen den üblichen Behördenzeiten. Alle Benutzer füllen vor Benutzung des Archivs einen detaillierten Antrag aus, in dem sie sich ausweisen und ihre Forschungsabsichten erklären müssen. Dieses Verfahren ist konform dem der staatlichen Archivverwaltung. Die Unternehmen können die Benutzung ihrer Firmenarchive selbst regeln, Ausnahmen sind nur die Bestimmungen des Landesdatenschutzgesetzes über personenbezogene Akten. Wenn die Unternehmen keine Auflagen bei der Benutzung ihres Archivs machen, was meist der Fall ist, wendet das Wirtschaftsarchiv die im Landesarchivgesetz üblichen Sperrfristen an. In der Regel gilt eine Sperrfrist von dreissig Jahren nach Entstehung der Akten. Unterlag Archivgut Rechtsvor-

schriften über Geheimhaltung, dürfen diese frühestens 60 Jahre nach Entstehung der Unterlagen benutzt werden. Bezieht sich die Zweckbestimmung auf natürliche Personen, dürfen die Akten frühestens zehn Jahre nach deren Tod oder, kann der Tod nur mit unvertretbarem Aufwand festgestellt werden, 90 Jahre nach der Geburt der betreffenden Person eingesehen werden. Möchten Benutzer Firmenakten vorzeitig einsehen, werden sie an die Firmen verwiesen, die dann selbst darüber entscheiden. Unabhängig dieser Regelungen verweisen wir Benutzer bei Einsicht sensibler Akten, die zwar von der Firma nicht mit Auflagen versehen sind, dennoch an die Firmenleitungen, um sich die Zustimmung zur Einsichtnahme geben zu lassen. Dieses von uns freiwillig gewählte Verfahren schafft eine zusätzliche Vertrauensbasis zwischen Firmen und Archiv.

Bei der Benutzung von Kammerschriftgut gilt ausschliesslich die Anwendung des Landesarchivgesetzes Baden-Württemberg.

8. Die Bestände

Das Wirtschaftsarchiv umfasst etwa 7000 Laufmeter Akten, verschiedene Sammlungen und die Bibliothek. Die Magazine wurden 1980 ursprünglich für maximal 4000 Laufmeter Akten ausgelegt. Diese Grenze wurde bereits nach fünf Jahren überschritten. Das Wirtschaftsarchiv ist heute das grösste regionale Wirtschaftsarchiv in der Bundesrepublik und ist grössenmässig vergleichbar mit einem mittleren Staatsarchiv. Das starke Wachstum des Wirtschaftsarchivs Baden-Württemberg gegenüber den anderen regionalen Archiven in der Bundesrepublik, die teils viele Jahrzehnte älter sind, liegt in der Wirtschaftsstruktur des Landes Baden-Württemberg. Die baden-württembergische Wirtschaft wird beherrscht von mittelständisch orientierten Unternehmen, während zum Beispiel in Nordrhein-Westfalen Grossfirmen überwiegen, die zum Teil traditionell selbst Archive unterhalten. Es zeigt sich in den letzten Jahren verstärkt, dass gerade die mittelständische Wirtschaft, die es sich finanziell nicht leisten kann und deren Archivbestände für eine Planstelle auch zu klein wären, unsere Einrichtung bevorzugt annimmt. Entsprechend ist auch der Zuwachs der Firmenarchive seit 1980. Gegenwärtig verwaltet das Wirtschaftsarchiv über 250 Firmenarchive; dies entspricht seit seinem Bestehen einem durchschnittlichen jährlichen Zuwachs von 21 Archiven. Die Zugänge sind natürlich Schwankungen unterworfen und haben eine reziproke Entwicklung zur Konjunktur.

Gut ein Drittel der Firmenbestände sind derzeit durch ausführliche Repertoiren erschlossen. Entsprechend der historischen Branchenaufteilung im Lande ist der Metall- und Textilbereich die grösste Gruppe, gefolgt von Einzel- und Grosshandel, Nahrungs- und Genussmittel, Schmuckindustrie und Instrumentenbau, Verla-

ge und Papiergewerbe, Baugewerbe, Fahrzeugbau, Chemie, Banken und Sonstiges. Das Verhältnis der Bestände aus den ehemaligen Ländern Württemberg und Baden beträgt 60 : 40.

Ferner verwahrt das Archiv 15 Kammerarchive, die durch Nachlieferungen ständig ergänzt werden – ein Service, den das Wirtschaftsarchiv ebenso den Firmenarchiven anbietet, von dem reger Gebrauch gemacht wird. Im Abstand von mehreren Jahren bieten die Firmen ihre Registraturbestände immer wieder zur Durchsicht nach archivwürdigem Schriftgut an. Oftmals werden auch alte Teilbestände gesichtet, die die Erstablieferung ergänzen.

Darüber hinaus verwahrt das Archiv drei Verbandsarchive und drei Nachlässe, die ebenfalls erschlossen sind.

Das Wirtschaftsarchiv besitzt auch eine Fachbibliothek zur südwestdeutschen Wirtschafts- und Sozialgeschichte mit ungefähr 40 000 Bänden. Grundstock dafür waren die Altbibliotheken der Kammern, die bis ins 18. Jahrhundert zurückreichen.

Neben Schriftgut, dem Hauptanteil der Firmenbestände, existieren grosse Sammlungen von Fotos, Werbeschriften und Katalogen, Musterbüchern, Briefköpfen, Jahres- und Geschäftsberichten, Plakaten, technischen Plänen, Aquarellen und Ölbildern. Diese Sammlungen, die im Kontext eines Firmenarchivs ins Wirtschaftsarchiv kommen, bleiben beim jeweiligen Firmenbestand, werden mit diesem erschlossen und im Findbuch ausgewiesen. Nur der Lagerort der Sammlungsstücke ist aus konservatorischen Gründen mit dem des Schriftguts nicht identisch. Die Archivstücke erhalten die entsprechende Bestandsnummer des jeweiligen Firmenarchivs, sind also trotz gesonderter Lagerorte weiterhin inhaltlich Teil des Bestandes. Das Wirtschaftsarchiv besitzt derzeit innerhalb seiner verzeichneten Firmenbestände etwa 15 000 Kataloge, Musterbücher, Prospekte und andere Werbeschriften, etwa 45 000 Fotos, etwa 1300 Plakate und etwa 8000 technische Zeichnungen und Pläne. Die unerschlossenen Archivstücke in diesen Bereichen dürften, vor allem bei Fotos, weit über hunderttausend zählen.

Darüber hinaus gibt es Sammlungsstücke, die nicht in einem Firmenarchivverband ins Wirtschaftsarchiv kamen. Dafür wurden dann separate Sammlungen angelegt, die alphabetisch nach Firmen geordnet sind. Zu diesen separaten Sammlungen gehören vor allem Briefköpfe, derzeit etwa 3000 Stück, und gedruckte Geschäftsberichte publizitätspflichtiger Unternehmen. Diese Sammlung mit gegenwärtig etwa 28 000 Stück ist die grösste ihrer Art in Baden-Württemberg.

Anschrift des Autors:

Gert Kollmer-v. Oheim-Loup, Gert
Wirtschaftsarchiv Baden-Württemberg
Schloss Hohenheim
Postfach 700562
D-7000 Stuttgart 70

Möglichkeiten und Ansätze zur Zusammenarbeit zwischen Firmenarchiven und staatlichen Archiven am Beispiel des historischen Archivs von ABB

Norbert Lang

Nach einem Firmenkurzporträt wird die Entstehung des ABB-Archivs skizziert. Die wichtigsten Bestände werden erläutert, und es wird dargelegt, auf welche Weise bestimmte Dokumente ins Archiv gelangt sind. Die verwendete Klassifizierung wird aufgezeigt. An Beispielen wird dargestellt, wer die Archivbenutzer sind und wie eine Zusammenarbeit mit anderen Archiven aussehen könnte. Eine Liste von schrittweise einzuleitenden Massnahmen für einen Informationsaustausch zwischen verschiedenen Archiven beschliesst die Ausführungen.

Après un bref portrait de l'entreprise, l'auteur montre quelle fut l'origine des archives d'ABB. Il commente les fonds les plus importants et explique de quelle manière des documents spécifiques parviennent aux archives, avant de présenter la méthode de classement en usage. Il décrit ensuite, sur la base d'exemples, qui sont les utilisateurs de ces archives et à quoi pourrait ressembler une collaboration avec d'autres services d'archives. Une liste de mesures à prendre progressivement en vue d'un échange d'informations entre différents services d'archives termine la contribution.

Dopo un breve ritratto dell'impresa, l'autore illustra l'origine degli archivi della ABB. Prima di presentare il metodo di classificazione in uso, commenta i fondi più importanti e spiega come giungono agli archivi documenti specifici. Descrive in seguito, servendosi di esempi, chi sono gli utenti di questi archivi e cosa potrebbe significare una collaborazione con altri servizi d'archivio. Chiude il contributo un elenco di misure da adottare progressivamente in vista di uno scambio di informazioni tra i diversi servizi archivistici.

Wer ist ABB?

Mit dem Zusammenschluss von Brown Boveri und der schwedischen Asea entstand 1988 eines der weltgrössten Unternehmen auf dem Gebiet der angewandten Elektrotechnik: die *ABB Asea Brown Boveri AG* mit Konzernsitz in Zürich-Oerlikon. Im Jahre 1992 wurde ein Umsatz von rund 30 Milliarden US-\$ erarbeitet. Weltweit sind 213 000 Mitarbeiter für das Unternehmen tätig. ABB Schweiz beschäftigt 14 000 Personen und ist organisiert als Gruppe von rund 30 rechtlich selbständigen Unternehmen mit der Asea Brown Boveri AG, Baden, als Holdinggesellschaft. Die wichtigsten Produktionsstandorte in der Schweiz sind: Baden, Oerlikon, Birr, Turgi, Lenzburg, Schaffhausen und Genf.

Die hauptsächlichsten Tätigkeitsgebiete und Produkte von ABB:

– *Anlagen zur Stromerzeugung:*

Kraftwerke, Generatoren, Dampf- und Gasturbinen

- *Anlagen zur Stromübertragung:*
Hochspannungsschalter, Transformatoren, Schutz- und Netzleittechnik
- *Anlagen zur Stromverteilung:*
Mittelspannungsschalter, Schaltfelder und Verteilanlagen
- *Industrieanlagen:*
Elektrische Ausrüstungen und Antriebe für die Bau-stoff-, Metall-, Maschinen-, Nahrungsmittel-, Papierindustrie und die Chemie
- *Umwelttechnik:*
Elektrische Ausrüstungen für Müllverbrennung und Wasseraufbereitung
- *Verkehrstechnik:*
Elektrische Ausrüstungen für Lokomotiven, Triebwagen, Strassenbahnen, Untergrundbahnen und Trolleybusse sowie Komfortausrüstungen dazu.

Wie ist das ABB-Archiv entstanden?

- 1937 Anregung eines langjährigen leitenden Mitarbeiters zur Schaffung eines Firmenarchivs mit dem Ziel, für die Geschichte des Unternehmens wichtige Akten und Dokumente zu sammeln und für die Zukunft sicherzustellen.
- 1942 Aufruf des Schweizerischen Elektrotechnischen Vereins, für die Geschichte der schweizerischen Elektrotechnik wichtige und wertvolle Objekte (Maschinen, Apparate und dazugehörige Dokumente) sicherzustellen und zentral zu registrieren.
- 1971 Schaffung einer Zentralstelle für Auskünfte über die Gesellschaft, zuständig für die Archivierung von historisch wertvollen Gesellschaftsakten. Im Anhang: Aufzählung der Auskunfts- und Sammelgebiete.
- 1979 Zuständigkeit der Abteilung Dokumentation für die Geschichte der Gesellschaft und die Aufgaben der Archivierung.
- 1989 Personelle Redimensionierung der zentralen Bibliothek und Pensionierung des für die Archivbetreuung verantwortlich gewesenen Mitarbeiters.
- 1990 Auftrag zur Sichtung der Archivbestände bezüglich nützlicher Dokumente für das 100-Jahr-Firmenjubiläum.
- 1991 Aufhebung der zentralen Bibliothek und Angliederung des Historischen Archivs an die Presse- und Informationsstelle.

Im Jahre 1991 konnte die ehemalige BBC, der schweizerische Stamm von ABB, heute ABB Schweiz, den hundertsten Geburtstag feiern. Verbunden mit einer Ausstellung und einer Reihe weiterer Anlässe in der Region Baden trug dieses Firmenjubiläum wesentlich zum Beschluss bei, das Historische Archiv weiterzuführen. Den Auftrag zur Betreuung des Archives habe ich dem Umstand zu verdanken, dass ich aufgrund intensiven Studiums der Geschichte unseres Unternehmens die Bestände kennengelernt habe. Das für diese Aufgabe notwendige handwerkliche Grundwissen habe ich mir weitgehend on-the-job angeeignet.

Im Rahmen des erwähnten Jubiläums habe ich eine Monographie über die Firmengründer C. E. L. Brown und Walter Boveri verfasst. Es war eine höchst interessante Aufgabe, die biographischen Daten der Gründerpersönlichkeiten aufzuspüren, die Lebensläufe zu erforschen und das von den beiden geschaffene Werk

anhand archivierter Dokumente und anderer Quellen nachzuzeichnen. Dabei kam mir auch die Methode der «oral history» zu Hilfe. Vieles fügte sich so gleich einem Puzzle zusammen, wobei fehlende Teile oft ganz anderswo zum Vorschein kamen, als man sie vermutete. Es war eine effiziente, wenn auch nicht alltägliche Art, mich in die Archivbetreuung einzuarbeiten. Dabei ergaben sich auch Ansätze zur Zusammenarbeit mit anderen Archiven.

Archivbestände, Klassifikationssystem

Welche Art von Dokumenten enthält unser Archiv? Leider nur sehr wenige Handschriften, denn zur Zeit der Firmengründung kamen gerade die ersten Schreibmaschinen in Gebrauch. Wir haben einige Bände handgeschriebener Protokolle und Briefkopierbücher und ein paar handschriftliche Verträge und Berechnungsunterlagen. Der überwiegende Teil unserer Schriften sind gedruckte oder vervielfältigte Dokumente (Geschäftsberichte, Sitzungsprotokolle, Exposés, Verträge, Nekrologe, Druckschriften aller Art, vom Prospekt bis zur Betriebsanleitung, Versuchsberichte, Verkaufsunterlagen, Kataloge, organisatorische Mitteilungen und Konzern-Richtlinien usw.).

Eine vollständige Aufzählung ist kaum möglich und auch wenig sinnvoll. Sehr reichhaltig ist unsere Photo-Dokumentation mit rund 300 000 Produkt- und Werk-aufnahmen aus hundert Jahren, meist mit den zugehörigen Legenden. Eine weitere wichtige Abteilung sind Fachbücher und Zeitschriften, die auf unser Fertigungsprogramm Bezug nehmen. Leider besitzen wir fast keine Originalpläne jener Produkte, die den Ruf des Unternehmens begründet haben. Der Mikrofilm versprach in den siebziger Jahren die Lösung aller Platzprobleme. Schrankweise wurden Zeichnungen auf Mikrofilm-Karten kopiert und die Originale anschliessend vernichtet. Mitarbeiter, die einzelne Dokumente vor dem Verbrennungsofen «gerettet» hatten, wurden gerügt. Aus Platzgründen steht uns jetzt schon ein nächster Schritt bevor: das Mikrofilm-Archiv zu entrümpeln! Unsere Sammlung ist also in keiner Weise komplett. Ob Nachlässe von bedeutenden Persönlichkeiten oder andere wichtige Dokumente ins Archiv gelangen, hing und hängt auch weiterhin von vielen Zufällen ab. Neben allen rationalen Systemen und Richtlinien braucht es immer auch Spürsinn und Enthusiasmus, um «missing links» aufzuspüren und scheinbar Lückenhaftes und Getrenntes zu ergänzen und zu vereinigen. Die Klassifizierung erfolgt nach eigenem Dezimalsystem und die Ablage in einem dreistelligen Koordinatennetz. Eine EDV-Aufnahme der Bestände wurde mehrfach erwogen, ist aber wegen Mittel- und Personalknappheit bis jetzt unterblieben. Unser Ablagesystem könnte ohne grossen Aufwand datenbank-gängig gemacht werden.

Ausschnitt aus dem Inventar

	A	
	Gest.	Klass.
ABB allgemeine Daten	1.24	6.60
Abkommen mit Enskalduna. Ordner	11.15	8.82
Akten MFO um 1896. Gelbes Couvert	11.24	6.60
Akten MFO, Grossprojekt 1900. Gelbes C. 22	10.33	6.60
Albiswerke 1941–51 u. Siemens 1951. Ordner	11.15	8.82
Allwellensperre. Fotoalbum	5.24	5.52.3
Alte Fotos, Schachtel, Inh.verz. am Schluss des Verz. v. Gestell 4	4.24	11.0
American Brown Boveri Electric Co. Ordner 1	4.25	7.74
Anekdoten aus der Haffter-Elektronik	6.38	2.20
Angestellte, Verträge. Schwarze Mappe	10.13	3.38
Anlagekosten MFO 1865–1909	10.33	6.60
Anlagen MFO, verschiedene, Buch	10.24	5.53
Antriebe. Ordner S-VL/AR	6.28	5.52.4
Arbeiter-Kommission. Ordner «Soziales»	4.25	3.30
Arbeitsverzeichnis MFO 1920–24 u. 1924–27	12.35	3.37
Archiv, Zusammenstellung v. Originalen. Gelbes C.	10.33	2.26
Arnold E., Dokumente 1891–92. Gelbes C. 607	10.33	1.00
Arnold E., Fragebogen. Gelbes Couvert 28 B	10.33	1.00
Atomreaktoren, Dok. und Berichte	6.33	5.52.6
Ansprachen Präsident–Delegation, VA, AV u.		
Kaufm. Direktion 1938–69	5.16	6.60
Ausstellung Porman 1930, Auszeichnung	10.13	9.00

Klassifikationssystem

Biographien/Personen
 Firmengeschichte
 Soziales/Personelles/Kulturelles
 Firmenjubiläen
 Technik
 Finanzen/Geschäftliche Entwicklung
 Konzern/Gesellschaften/Vertretungen
 Politik/Rechtsfragen
 Ausstellungen
 Baden Stadt/Region

Eine interne Reorganisation hatte zum Ziel, zentrale Dienstleistungen soweit als möglich abzubauen oder in die neuen, dezentralen Organisationen zu integrieren. Dies bewirkte, dass unverhofft weitere Archivbestände anfielen, die vorher durch andere Stellen betreut worden waren. Sozusagen über Nacht kamen wir in den Besitz von rund zehntausend Glasplatten-Photonegativen mit Aufnahmen aus den Jahren 1890 bis 1950. Ferner fiel uns ein Film- und Dia-Archiv in den Schoss, mit mehreren tausend Diapositiven und etwa hundert Filmen aus den dreissigern bis in die achtziger Jahre. Die Aufhebung der Bibliothek bescherte dem Archiv zudem etwa 20 000 Fachbücher und rund 100 000 gebundene Jahrgänge von Zeitschriften, die Zeitspanne von 1890 bis 1970 umfassend.

Unsere Archivbestände sind in einem trockenen, zwangsbelüfteten Kellerraum untergebracht, der sich in einem Zweigwerk befindet. Die vorhandenen Bild- und Schriftdokumente, zumeist eingeordnet in Stehböden oder Ordner, füllen rund 300 Laufmeter Gestelle. Die Bücher belegen weitere 1300 Laufmeter. Die Grundfläche der Archivräume beträgt 210m².

Ansätze zur Zusammenarbeit mit kommunalen und staatlichen Archiven

Es sind zumeist Institutionen, Verlage, Journalisten, Studenten, Doktoranden, Professoren oder Forscher, die bei uns nach Informationen fragen. Seit dem Jubiläum interessieren sich auch interne Stellen öfter für unser

Archiv. Dieses wird jedoch nach wie vor häufiger von externen Personen und Stellen benutzt. Eine Firma, die ihre Unternehmenskultur pflegen will, sollte ihre eigene Geschichte kennen. Hierin sehe ich eine wichtige Aufgabe von Firmenarchiven, die durchaus PR-wirksam gestaltet werden kann.

Durchschnittlich treffen pro Woche zwei Archivanfragen ein. Am häufigsten verlangt werden: Bilder und biographische Daten von Persönlichkeiten, historisches Photomaterial über Produkte, am meisten über Eisenbahnen. Informationen zur Unternehmensgeschichte und über frühere Produkte, Kopien von Fachaufsätzen aus Zeitschriften, Büchern, und Prospekten. Datierungen historischer Fabrik- und Bürogebäude, Baujahre, Dimensionen und Leistungsdaten von Maschinen und Anlagen (Kraftwerke, Generatoren, Produktionsmaschinen usw.) sind weitere häufige Desiderata.

Recherchierende Personen werden von Gemeinde- oder Staatsarchiven häufig an uns verwiesen. Dies geschieht wohl zumeist im Wissen darum, dass wir in bestimmten Bereichen tatsächlich umfassender dotiert sind als andere Archive. Vielleicht manchmal auch aus Bequemlichkeit. Umgekehrt ist es natürlich genauso: Sofern Kenntnisse über besser dotierte Auskunftsstellen vorhanden sind, leiten wir Anfragen gerne an jene weiter. Jedoch ist guter Rat dann teuer, wenn keine ähnlichen Archive oder Sammlungen bekannt sind.

Zwei Beispiele aus neuester Zeit mögen illustrieren, wie eine interdisziplinäre Zusammenarbeit zwischen mehreren Archiven zustande kommen kann: Infolge des technologischen Wandels und zunehmenden Pro-

duktionsverlagerungen werden in vielen Städten Industrieareale für neue Nutzungen frei. In Baden läuft zurzeit ein Projekt unter dem Namen «Chance Baden-Nord 2005». Dabei geht es darum, ein ehemaliges Industrieareal in einen attraktiven Stadtteil umzugestalten, in welchem künftig 8000 Menschen wohnen, arbeiten, einkaufen und ihre Freizeit verbringen sollen. Eine Planungsgruppe hat eine Stadtbaugeschichte von der Römerzeit bis zur Gegenwart erarbeitet, die als Grundlage für die künftige Siedlungsplanung dienen soll. Neben dem Stadtarchiv, dem Bauarchiv, dem Kantonsarchiv und weiteren Stellen hat auch das ABB-Archiv Gebäude- und Areal-Grundrisse sowie Photos mit Datierungen beigesteuert.

Ein anderes Projekt ist im Anlaufen: Unter dem Titel «Industriekulturpfad Limmat-Wasserschloss» ist die Erschließung, Markierung und Dokumentation eines rund zehn Kilometer langen Weges entlang einer industrialisierten Flusslandschaft geplant. Bei diesem Projekt arbeiten Historiker, Kunsthistoriker, Museumsdidaktiker, Architekten und Ingenieure im Team zusammen. Daten über Wasserrechte, Hand- und Nutzungsänderungen, Baupläne, bestehende Natur- und Denkmalschutz-Dekrete usw. werden nur in Zusammenarbeit mit allen beteiligten regionalen und kantonalen Archiven zu eruieren sein.

Fazit bezüglich Kooperation zwischen Firmen- und staatlichen Archiven

Aufgrund unserer Darlegungen sollten die folgenden Massnahmen angegangen und schrittweise realisiert werden:

- Gegenseitige Information über Bestände, eventuell Austausch von Dokumenten;
- Vereinheitlichung von Klassifikation, Suchraster und Zugriffsmöglichkeit;
- Gemeinsame Benutzungsregelungen, zentrale Benutzerstatistik;
- Spezialisierung der einzelnen Archive auf zu definierende Sammelgebiete;
- Errichtung gemeinsamer Datenbanken, eventuell mit digitaler Bildspeicherung.

Ein permanenter Informationsaustausch unter Archiven ist dringend nötig! Aus diesem Grund begrüssen wir Gelegenheiten, wie sie die Tagung geboten hat, und befürworten die Weiterführung von Aktivitäten dieser Art durch den VSA.

Anschrift des Autors:

Norbert Lang
Asea Brown Boveri AG
Historisches Archiv
5401 Baden

Was kann SWETSCAN?

- SWETSCAN** kann die Erschließung der Zeitschriftenliteratur bis zu 80% verbessern.
- SWETSCAN** kann mit diesem neuen Service, der individuell auf die Bedürfnisse der einzelnen Bibliotheken zugeschnitten ist, gescannte Inhaltsverzeichnisse von 6000 wissenschaftlichen Zeitschriften sofort nach Erscheinen anbieten. Der Titelbestand wird laufend erweitert.
- SWETSCAN** kann dem Kunden in vielfältiger Weise zur Verfügung gestellt werden, u. a. auf Magnetband, Diskette und via DataSwets, unserem weltweiten Informations- und Kommunikationssystem. Darüberhinaus wird geprüft, ob der Zugang über wiss. Netzwerke möglich sein kann.
- SWETSCAN** kann nicht nur der Beginn einer neuen Dimension der Informationsvermittlung werden, sondern durch die Ergänzung von **SwetDoc** (Lieferung des vollständigen Artikels, geplant Ende 93/Anfang 94) ein wichtiger, abgerundeter, gut zu nutzender Service für alle Bibliotheken sein.

Für weitere Informationen nehmen Sie bitte Kontakt auf mit



Ihrer **Swets & Zeitlinger GmbH**

Schaubstraße 16 (Nähe Museumsufer), 6000 Frankfurt 70
Telefon (0)69- 633988- 0, Fax (0)69- 63142 16/17, Telex 4 189720